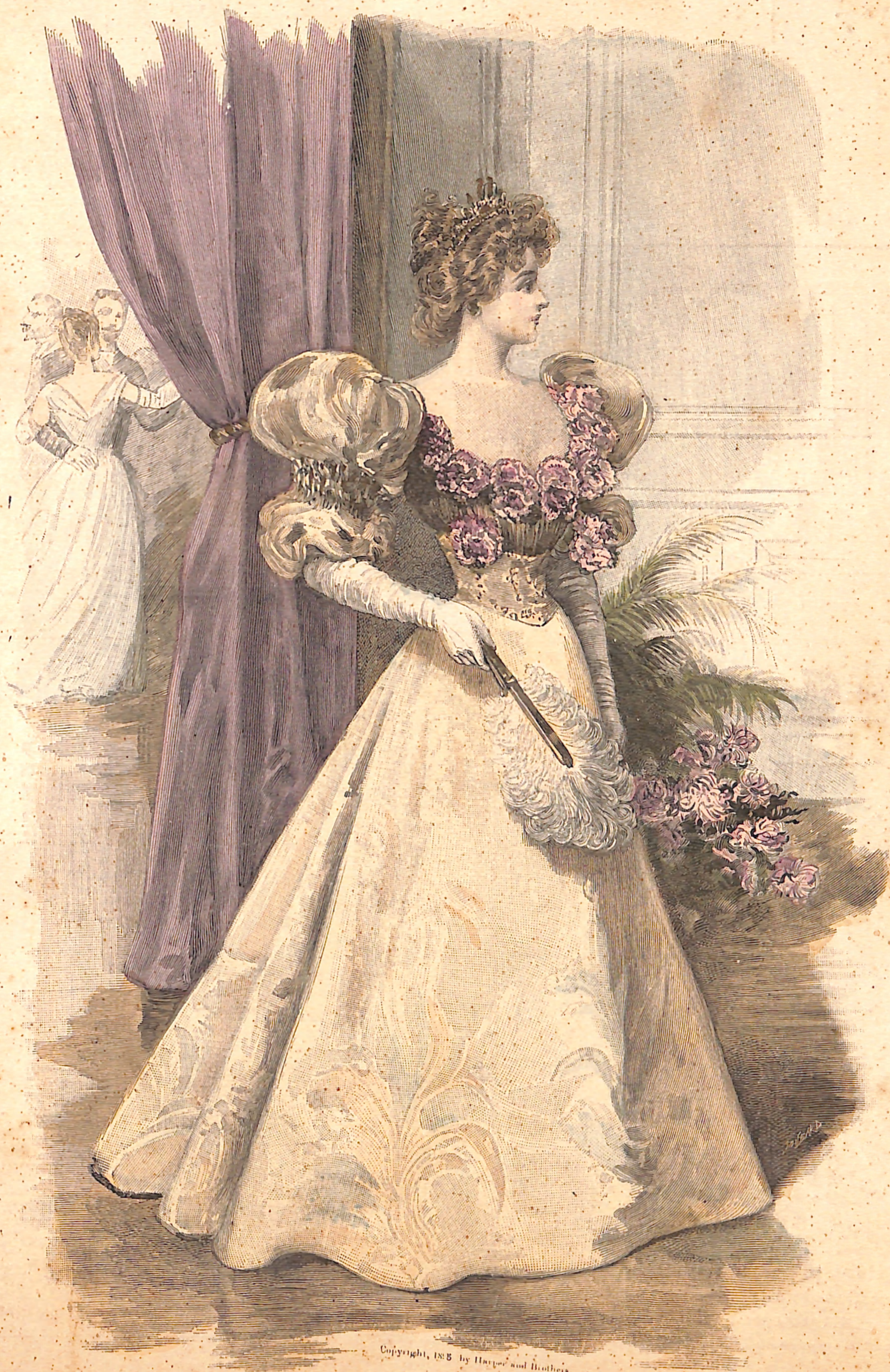
PRIX DU NUMERO
75 centimes.

SEPTIÈME ANNÉE. — Nouvelle Série.
N° 1. — 1er Janvier 1896.

PARIS-MODE



Ce Numéro est exceptionnellement vendu 40 Centimes

PARIS-MODE

SEPTIEME ANNÉE. — N° 1.
1er Janvier 1896.
PRIX DU NUMÉRO : 75 centimes.

Direction et Administration :
4bis, Rue du Quatre-Septembre.
PARIS

Abonnements :
France

UN AN	18 fr. »
SIX MOIS	9 fr. 50
TROIS MOIS	5 fr. »

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 50 centimes en timbres-poste.

PATRONS GRATUITS



PARIS-MODE

JOURNAL DE LA FAMILLE
PARAISSANT
Le 1er et le 15 de chaque mois.

Les Annonces sont reçues
AUX BUREAUX DU JOURNAL
4bis, Rue du Quatre-Septembre.

Abonnements :
Union postale

UN AN	22 fr. »
SIX MOIS	11 fr. 50
TROIS MOIS	6 fr. »

On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de Poste.

PATRONS GRATUITS

7e Année. — No 1

PARIS-MODE

1er Janvier 1896

PRÉSENTE

à ses Lectrices et Abonnées ses meilleurs souhaits

pour

L'ANNÉE 1896



A NOS LECTRICES

Nous *vous présentons aujourd'hui une livraison de* Paris-Mode *qui résume les* desiderata *de la grande majorité des abonnées et des lectrices, tels que nous les a fait connaître la volumineuse correspondance que nous a valu, depuis trois mois, le petit plébiscite ouvert par nous, auprès de notre clientèle d'amies et d'abonnées, au mois de septembre dernier.*

La grande généralité de nos correspondantes nous demande que Paris-Mode *soit avant tout un journal exclusivement féminin et un organe de luxe.*

C'est pourquoi, devant la réduction du nombre des pages pour chaque livraison qu'avait nécessitée le dédoublement des numéros du journal, la plupart de nos abonnées se sont déclarées hostiles à la publication hebdomadaire et ont réclamé la périodicité bi-mensuelle, préférant recevoir un véritable numéro de revue, compact, soigné, luxueux, plutôt qu'une livraison réduite et d'une confection nécessairement hâtive.

Tout en déférant à leur désir sur ce point, nous n'en conserverons pas moins les améliorations réalisées au cours de l'année qui vient de s'écouler, notamment l'encartage de nos figurines en couleurs; chaque numéro, en dehors de la couverture coloriée, contiendra deux figurines dues à nos artistes habituels, dont l'éloge n'est plus à faire auprès de nos lectrices.

Nous conserverons également, en l'augmentant, la partie réservée aux arts d'amateurs, et nous donnerons à côté de nos travaux artistiques des petits modèles très faciles à exécuter, qui ne sauraient fatiguer ni les doigts ni les yeux de vos fillettes.



N° 1. — Jaquette de dame.

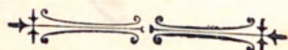
Sur votre demande, nous avons repris nos conseils sur les modèles contenus dans chaque livraison, en les groupant sous l'ancien titre de : Nos gravures.

L'année qui vient de s'écouler vous a apporté un cours de coupe ; nous vous en donnerons encore un, basé sur une autre méthode. Si nous vous avons enseigné à tailler un patron, nous vous indiquerons comment vous devrez vous y prendre pour placer votre patron sur l'étoffe, afin d'en perdre le moins possible, ce qui réalisera une grande économie.

Nos figurines représenteront surtout des grandes toilettes, robes de bal et de dîner, vêtements élégants sous le rapport de la forme et de l'étoffe. Dans nos pages, vous trouverez de la lingerie fine, des costumes tailleur, des corsages, des chapeaux et tout ce qui se rapporte à la toilette féminine et aux costumes d'enfants.

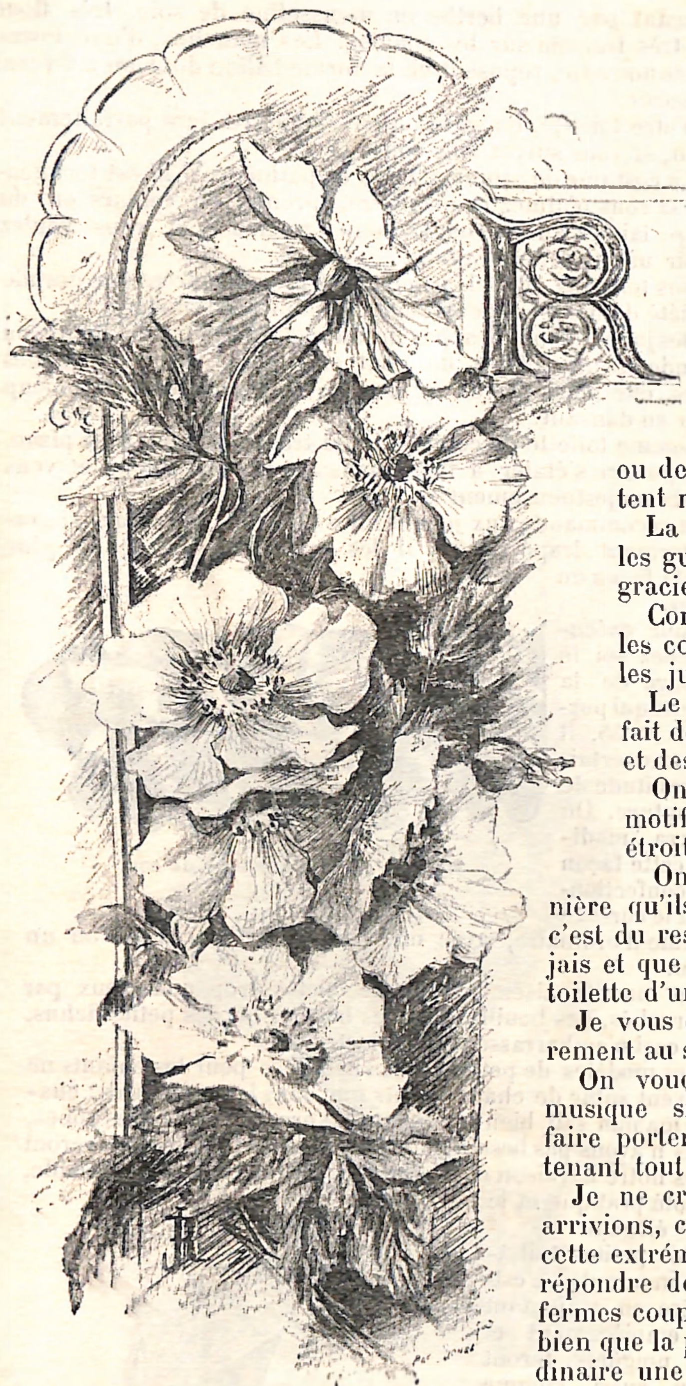
Pour moi, chères et fidèles lectrices, je tâcherai de vous aider le plus possible ; inutile de vous répéter que je serai toujours à votre disposition, puisque nous commençons ensemble notre septième année et que je n'ai eu qu'à me louer de votre bienveillance et de la sympathie que vous m'avez toujours témoignée, et dont je vous suis entièrement reconnaissante.

Louise de Salles.



L'ART DE LA MODE

Chronique de Quinzaine.



Les Robes habillées se garnissent de jais, de paillettes, d'écailles, de beaux boutons de strass et de fourrure. Le décolleté est en général sans aucune exagération ; on couvre ces corsages de draperies de velours, fermées d'un côté par une grosse boucle, ou de mousseline gaufrée dont on étire les plis, pour qu'ils s'adaptent mieux sur le haut du buste et qu'ils amincissent la taille.

La plume, qui s'emploie beaucoup, est d'un aspect plus riche que les guirlandes de fleurs; cependant elle n'est ni aussi jeune ni aussi gracieuse.

Comme le corsage du soir se taille un peu en pointe, on en garnit les coutures de paillettes extrêmement fines. Ceci a lieu aussi pour les jupes.

Le tulle semble vouloir remplacer la mousseline de soie. On en fait de gros choux, à cœur brillant, des ruchés pour cercler les jupes et des ornements de capotes pour le théâtre.

On voit des devants de corsage en tulle noir avec application de motifs de dentelle blanc craie; des blouses faites de ruban, de dentelle étroite jaunie et de bandes de tulle noir, du plus charmant effet.

On a beau dire, le noir et le blanc, lorsqu'on les combine de manière qu'ils n'aient pas un aspect demi-deuil, habillent toujours bien; c'est du reste bien facile maintenant que les perles fines se mêlent au jais et que le strass joue un rôle si brillant dans tous les accessoires de la toilette d'une femme élégante.

Je vous dirai aussi, chère lectrice, qu'il semble se produire un revirement au sujet des doublures de jupes de nos costumes tailleur.

On voudrait supprimer entièrement le froufrou de la soie, cette musique si agréable, et nous faire porter de gros lainages se tenant tout seuls.

Je ne crois pas que nous en arrivions, cet hiver du moins, à cette extrémité, mais je ne puis répondre de l'avenir. Les tissus fermes coupent le taffetas aussi bien que la polonaise : c'est d'ordinaire une simple question de qualité plus ou moins résistante de l'étoffe.

Quelques femmes économes trouvent que les dessous coûtent bien plus que les dessus sans faire autant d'usage, surtout pour les robes de toujours aller.

Les robes de bal et les toilettes de visite restent avec une doublure.

Cet hiver, on porte énormément de bijoux ; peu de pierres de couleur, si ce n'est des turquoises, et par contre une profusion de diamants vrais ou faux. Ce qui se fait aussi, ce sont les broderies et les grosses guipures dans lesquelles on enchâsse des pierres précieuses, pour relever le ton mat de celles-ci et donner plus de cachet à la toilette.

Non contentes de porter des collets de velours avec application de drap, avec broderies de cordonnet et de jais, nos élégantes font peindre le velours en larges motifs pareils à ceux du velours de Gênes. C'est nouveau certes; si c'est joli, je n'en sais rien, cela dépend des goûts. Ce que je sais c'est qu'un collet de ce genre est hors de prix lorsque la peinture est faite d'une façon artistique et qu'il est archi-laid, même grotesque, peint par un novice. J'ajoute que les motifs de ce collet sont sertis de chenille très fine, tordue avec un mince filet d'or.

Le houx et le gui se voient partout, même sur les chapeaux; c'est une fantaisie de saison qui se retrouve aussi sur les broches, les porte-cartes et porte-monnaie. Ceux-ci se font en maroquin écrasé, rose, vert, havane. Les baies du gui ou du houx sont formées par des roses ou des imitations de brillants.

Louise de Salles.



N° 2. — Costume genre tailleur, avec revers piqués.



N° 3. — Toilette de soie noire.

NOS GRAVURES

Nos trois charmantes figurines, couverture et encartage ne peuvent se modifier, qu'en ce qui concerne l'emploi des matériaux plus ou moins riches. Pour la toilette de notre couverture, on pourra se servir de taffetas broché, de velours uni ou de satin; les choux si gracieux se remplaceront par de grosses roses.

La figurine N° 1, toilette de visite, pourra se faire avec une jupe de soie d'une seule teinte ou une jupe de crépon de laine, avec le même corsage-veste.

Vous supprimerez, Mesdames, la broderie des revers, en taillant ceux-ci de la même forme, mais en velours. De cette manière, la toilette ne perdra rien de son cachet.

La figurine N° 2, toilette de théâtre, se fera avec une blouse en mousseline de soie, en conservant la garniture de plumes ou en la remplaçant par une berthe en mousseline de soie, très floue et très froncée sur les épaules. Les manches, d'une forme toute nouvelle, reposent de la forme ballon dont on a du mal à sortir.



N° 4. — Collet pour sortie de théâtre.

Votre toilette, en satin ou en soie noire, fera parfaitement bien, si vous suivez mes conseils.

Le costume de promenade ou de patinage N° 47 est fort gentil: si vous n'aimez pas la moire, prenez du velours ou du drap; laissez au corsage sa coupe gracieuse, si vous voulez avoir une toilette élégante.

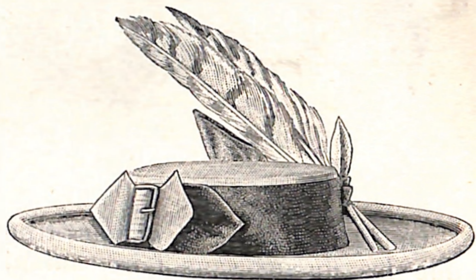
Nos toilettes, de bal, pages 16 et 17 vous offrent une grande variété de modèles pour confectionner vos corsages.

Des jupes, je ne dirai pas grand chose, la traîne petite ou grande est une affaire de goût personnel: pour les jeunes filles, elle n'est pas de mise; elle embarrasserait beaucoup trop en dansant.

Comme toilette de cérémonie, la traîne est bien à sa place, elle pourra s'étaler à l'aise dans les grands salons et vous suivre majestueusement.

Je recommande aux jeunes filles élancées, le corsage si gracieusement drapé (N° 50) il les avantagera beaucoup plus que la façon du N° 54.

Pour exécuter chez soi le corsage de la toilette qui porte le N° 55, il faut une certaine habitude de la couture. On pourra modifier cette façon en confectionnant le corsage comme d'ordinaire, avec une simple berthe croisée ou un fichu.



N° 5. — Ruché pour tour de cou.

On modifie aisément les décolletés trop audacieux par des ruchés, des bouillonnés, des berthes ou des petits fichus, que ceci n'embarrasse pas nos lectrices.

Les modèles de petites robes habillées pour les enfants ne peuvent subir de changements que dans les garnitures: chaque maman sait bien comment elle ornera ces petites robes, nous n'avons pas besoin de le leur enseigner. Elles trouveront dans notre livraison d'aujourd'hui, l'utile joint à l'agréable, le côté pratique et le côté élégant.

Nos petites toilettes, montantes, c'est-à-dire en y ajoutant un empiècement et des poignets, feront bien aussi comme costumes de promenade. On remplacera les garnitures légères par des galons, de la soutache ou du drap.

N° 6. — Chapeau d'enfant, en feutre beige.

Nos Nos 8 et 11 démontrent aux jeunes filles un peu versées dans la couture, comment avec un rien de dépense, elles auront une jolie garniture de blouse. L'étoffe que l'on emploiera n'est pas d'un gros poids dans la balance: le crêpe, le cachemire feront l'affaire aussi bien que les tissus les plus coûteux.

J'indiquerai encore à mes lectrices que l'empiècement en velours, à pointes du N° 16 peut être mobile, c'est-à-dire qu'il pourra, étant indépendant du corsage, servir encore pour d'autres costumes.

Notre N° 3 se confectionnera très bien en petit drap ou en étoffe de fantaisie, avec galons comme l'indique notre explication.

Ce sera tout aussi joli et moins difficile à faire. S.

Explication détaillée des Gravures.

Gravure coloriée (Couverture). **Toilette de bal, pour jeune femme.** — Elle se confectionne en moire ou en satin broché. Plate sur les hanches, la jupe forme des godets derrière; on la soutient par une doublure ferme et on la double de soie. La balayeuse se fait d'un volant de même tissu froncé ou d'un ruché de dentelle.

La blouse est en tulle brodé de paillettes ou en mousseline de soie très froncée. On encadre le décolleté de choux de mousseline ou de tulle découpé en gros pavots. Le bord du tulle est orné d'un fil métallisé.

Corselet en soie brodée de paillettes, fermé de côté, d'une manière invisible. A droite un gros chou. Manches à double bouffant, séparé par un bracelet de fronces.

Le corsage s'agrafe au dos; les plis de la blouse, en se rapprochant cachent la fermeture. On soutient les ballons par une doublure ferme.

Gravure coloriée, encartée dans la présente livraison. **N° 1. Toilette de visite.** — Elle se confectionne en satin pékiné de velours et en velours. La jupe est plate devant; on taille l'étoffe de manière à produire les chevrons indiqués par notre gravure; derrière, il y a trois godets. On double la jupe d'une bande de tissu ferme, allant jusqu'à mi-hauteur, et de soie de l'une des teintes des rayures.



N° 7. — Capote pour dame âgée.

Le corsage-veste, sur doublure ajustée, s'écarte devant pour laisser voir un petit plastron brodé comme les revers. A la hauteur de la poitrine, on met deux gros choux de taffetas semblant faire suite aux revers. Ceux-ci sont gondolés, brodés comme nous venons de le dire, et encadrent l'empiècement en soie de Chine ou en taffetas plissé, couvert en partie par un nœud faisant jabot. La petite basque est à godets à partir des pinces, et, devant, le corsage fait pointe. Manches très larges, froncées et drapées dans le haut, avec haut poignet ajusté.

Les revers sont garnis d'un dépassant de zibeline.

Gravure coloriée, encartée dans la présente livraison. **N° 2. Toilette pour le théâtre.** — La jupe, tout unie, fait des godets à partir du tablier, assez large. Le satin ou l'ottoman peuvent s'employer également à la confection de cette jupe.

Le corsage rentre sous la jupe; il se fait en velours broché ou brodé. On encadre le décolleté d'une berthe en plumes, plus large sur les épaules et séparée devant par une broche ou un bijou quelconque. Manches ballon à l'extérieur et drapées à l'intérieur du bras. Elles se terminent par un nœud. Il va sans dire que les manches et la jupe doivent être bien soutenues.

N° 1. Jaquette de dame. — Cette jaquette, qui croise à partir du milieu et se boutonne par cinq gros boutons, a un plastron en drap découpé, faisant pointe devant. La jaquette est ajustée derrière et à demi ajustée devant; on peut même la faire complètement ajustée, et, sous la taille, le devant semble avoir un gros pli rond. De chaque côté du devant, on met de petites pattes en broderie, faisant pointe au milieu. Col droit, garni d'un petit ruché. Grosses manches, avec épaulettes ou triangle brodés et poignets ajustés, terminées par une petite ruche.

N° 2. Costume genre tailleur, en drap, avec revers piqués. — Le corsage en pointe s'agrafe au milieu : le plastron plissé croise et s'agrafe sous le revers. On taille de même le corsage en doublure et l'étoffe du dessus. Le dos sans couture est assez étroit à la taille; il y a deux petits côtés, et les côtés du devant ont une seule pince, la seconde. On taille les côtés du devant plus étroits que d'ordinaire et on enlève le tissu en plaçant le plastron à l'endroit de la première pince. Au bord, on met de la mousseline afin que les côtés du devant ne plaquent pas trop.



N° 8. — Blouse pour jeune fille (Voir aussi le N° 11).

Les revers de même tissu sont piqués avec du gros cordonnet. Ils vont jusqu'à la couture des épaules où ils sont pris dans cette couture, ou bien continuent au dos en formant une pointe.

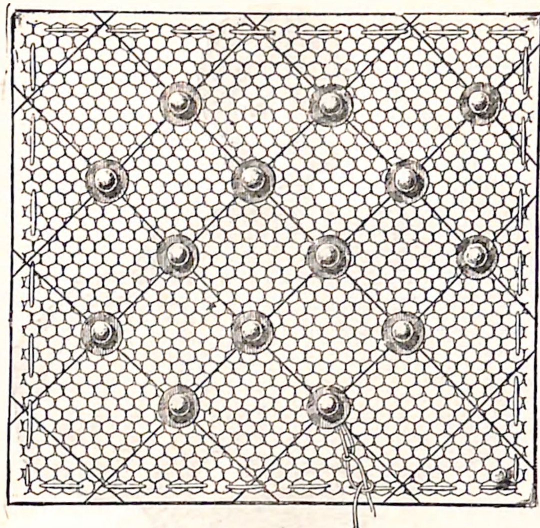
Le nœud est rapporté et cousu sous le plastron plissé. Celui-ci est cousu à petits plis dans le haut et dans le bas. Col droit drapé, croisant à partir du milieu. Des deux côtés, les côtés du devant sont indépendants du plastron et semblent faire veste. Col Médicis orné de piqûres. La jupe tout unie se confectionne à trois coutures ou à godets : l'une et l'autre de ces deux façons s'approprient aussi bien à ce genre de costume.

N° 3. Toilette de soie noire. — Le corsage s'agrafe derrière; on cache les agrafes par les plis faits à chaque bord : ces plis, en se rapprochant, rendent la fermeture complètement invisible. La doublure est ajustée et le corsage forme un léger bouffant tout autour. Ce corsage n'a de couture que sous les bras et aux épaules. Le côté du devant, sans couture, comme l'indique distinctement notre gravure, est fendu pour laisser voir des crevés de galon blanc brodés de paillettes ou de perles de jais. On marque d'abord par un faufil la place de ces crevés, on fend le tissu aux endroits nécessaires et on le replie de chaque côté.

Pour maintenir le tissu et l'empêcher de prendre une mauvaise forme, on double de mousseline le tissu replié. On encadre d'un



Nos 9 et 10. — Petite robe, en crêpe blanc, pour fillette de 4 à 7 ans.



N° 11. — Garniture du N° 8.

cache-point perlé et on place sous ces fentes ou les galons dont nous venons de parler, ou bien des bandes de satin blanc ou de drap blanc brodé, sur lequel, avec de la chenille ou un cache-point, on forme les petits chevrons dont notre modèle indique la direction.

Si cette façon était trop compliquée, on placerait simplement des galons diminuant de hauteur vers le milieu du corsage.

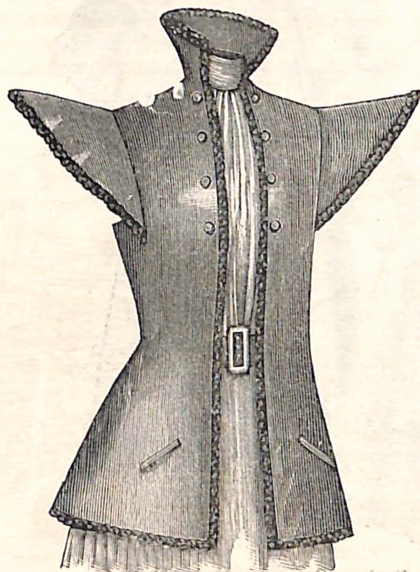
Ceinture drapée, en satin, fermée derrière par des épingles de fantaisie.

La jupe se fait comme d'ordinaire, de lés taillés en pointe : on la double d'une bande de tissu ferme et on encadre le tablier d'un cache-point de perles. Petites poches taillées en biais dans le lé du devant. — Matériaux : 12 à 14 mètres de soie.

N° 4. Collet pour sortie de théâtre. — Ce petit collet peut se doubler de fourrure ou de soie ; il se confectionne en velours ou en peluche et a un grand capuchon doublé de satin et encadré de fourrure ou de plume. Col Médicis doublé à l'intérieur et brodé à l'extérieur, comme aussi la partie du dos visible au-dessus du capuchon.

N° 5. Ruché pour tour de cou. — Pour faire ce ruché, on prend de la mousseline repliée entre laquelle on met un volant gaufré bordé de dentelle jaunie ou de dentelle blanche. Pour en faire un tour de cou, on coud ce ruché sur un ruban de satin assez fort et on y met des agrafes.

N° 6. Chapeau d'enfant, en feutre beige, jarreté de drap brun noué de côté, à l'anglaise, avec boucle. De côté deux plumes couteau, beige rayé de brun.



N° 12. — Casaque sans manches, pour costumes d'intérieur.

N° 7. Capote pour dame âgée. — Elle se fait en velours miroir brun, de forme béret, c'est-à-dire à fond mou. On l'entoure de martre, et devant on la garnit d'un chou de velours d'une autre teinte, avec aigrette En arrière, un gros nœud de ruban. Brides en velours.

N° 8. Blouse pour jeune fille (Voir l'exécution de la broderie sur tulle servant de garniture, sous le n° 11.) — Pour faire cette garniture, il faut former de petits carreaux dans du carton fort et en indiquer les points de jonction où l'on posera ensuite une paillette.

Plus les carreaux seront petits, plus les paillettes seront rapprochées. Il faut couper le fil après la pose de chaque paillette, mais on fera bien de fixer celle-ci assez solidement et d'arrêter ce fil sous la paillette, à l'envers de l'étoffe.



On se sert d'étoffe de droit fil pour tendre celle-ci sur la doublure ajustée, et ce n'est qu'après avoir fait les fronces qu'on donne au haut du corsage la forme voulue. Tout autour le bouffant retombe sur la ceinture. Manches ballon, faites en soie, froncées dans le haut, avec petits coulissés de velours. Col droit, drapé avec large nœud derrière. Ceinture en ruban rayé.

Nos 9 et 10. Petite robe de bébé, en crêpe blanc, pour fillette de 4 à 7 ans. — Elle se taille de forme princesse et est partagée en corsage et en jupe par une simple ceinture. Le gros pli creux se fait à même les côtés du devant, ou peut se rapporter. Ce pli rejoint l'encolure ; il est brodé dans le haut d'un petit motif en pointe. Les épaulettes se font d'étoffe de droit fil dont on fait des plis en regard, au-dessus des épaules. Les petits revers se forment de ces mêmes épaulettes. Et ils ont le même aspect devant qu'au dos.

Au-dessus des épaules, sous le groupe de plis, on place un chou de crêpe. Manches larges avec petit poignet orné d'un nœud. La ceinture s'agrafe devant sous le pli creux.

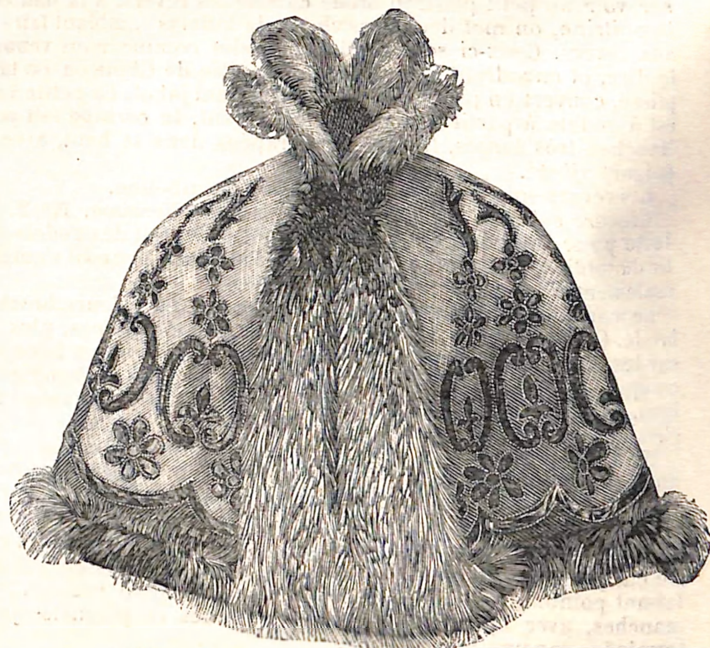
N° 12. Casaque sans manches pour costumes d'intérieur. — Cette casaque, qui tombe tout droit devant, en s'écartant un peu pour laisser voir une blouse, une chemisette ou un corsage, est retenue à la taille par une ceinture qui part des petits côtés et se ferme sous une boucle. Les côtés du devant sont vagues, encadrés d'astrakan, et ont une basque plate, faisant seulement quelques plis au dos sous la taille. Les épaulettes un peu en pointe sont rajoutées et également encadrées de fourrure. Col haut. De chaque côté du devant on fait de petites poches taillées à même. Notre petit vêtement se double de polonaise ou de petite soie.



N° 13. — Redingote en drap brodé. N° 14. — Redingote avec pèlerine

N° 13. Redingote en drap brodé. — Le dos de notre modèle est ajusté et fait de nombreux godets sous la taille, de manière à avoir une ampleur suffisante. Les côtés du devant sont vagues ou demi-ajustés. Ils sont garnis de pointes de broderie et de bandes montant jusqu'aux épaules. Manches larges avec épaulette brodée et bordée de fourrure. Col droit.

N° 14. Redingote avec pèlerine. — Ce modèle se fait également en drap ou autre lainage. Il s'agrafe au milieu et la fermeture est cachée sous le long pan brodé qui va en s'élargissant vers le bas. La pèlerine drapée et brodée se perd sous ce pli à quelques centimètres au-dessous de la taille. Empiè-



N° 15. — Collet en drap brodé, garni de fourrure.

cement brodé et draperie cachant la couture de raccordement de la pèlerine à celui-ci.

N° 15. Collet en drap brodé, garni de fourrure. — Ce collet peut se confectionner en drap avec application de velours ou motifs de drap d'une teinte plus sombre appliqués par-dessus. Col Médicis, doublé de fourrure.

Les côtés du devant sont garnis de fourrure et le bord est encadré de même. On double de soie brochée et on ouate légèrement le vêtement.

N° 16. Blouse pour le théâtre. — Le corsage sur doublure ajustée s'agrafe au dos. On tend par-dessus la doublure l'étoffe du dessus, mais on ne prend les deux tissus en même temps que dans les coutures du dessous du bras et des épaules. Au dos, à la taille, on fait un petit groupe de plis, le reste du corsage est uni. On rajoute la blouse plissée, partant de dessous l'empiècement en velours brodé, dont les pointes s'arrêtent un peu au dessus de la ceinture-corselet. Décolleté en carré. L'empiècement a le même aspect devant qu'au dos. Manches très larges avec poignet ajusté.

N° 17. Petite robe de cérémonie ou de bal d'enfants. — Le corsage est cousu à la jupe : il se compose d'une doublure et d'une blouse, avec empiècement en mousseline brodée. Petites manches bouffantes ; écharpe nouée de côté. La jupe est garnie dans le bas d'un entre-deux pareil à celui qui sert de berthe ou d'empiècement.



N° 16. — Blouse pour le théâtre, avec empiècement à pointes.

te robe de dessous avec jupe boutonnée au corsage, pour bébé. — Le petit corsage dont nous donnons l'aspect du dos, N° 28, est lacé derrière et se boutonne à la jupe de manière à produire l'ensemble indiqué sous notre N° 26.

De chaque côté de la fermeture, pour maintenir les œillets, on met une petite baleine bien amincie. Les points croisés qui ornent la jupe et le petit corsage se font en soie de couleur. Cette petite robe se met sous les robes de batiste ou les robes brodées.

La jupe se confectionne d'un lé d'étoffe de droit fil, froncé dans le haut et cousu à une ceinture. La fente va jusqu'au bord ; l'étoffe croise et est garnie d'une broderie.

N° 24. Capeline de forme béguin, avec volant. — Comme notre précédent modèle, cette capeline se confectionne en ottoman. Le fond est plat, rapporté et cousu à la partie qui entoure la tête. Celle-ci forme un revers doublé de mousseline ferme et terminé dans le haut en oreilles.

Ce revers se replie pour cacher la couture du plissé. On double de petite soie l'intérieur de la capeline et on l'ouate légèrement. Volant froncé avec petite tête et brides en ruban.

N° 25. Casquette en astrakan, pour promenade ou patinage. Cette casquette pour fillette est garnie d'un large nœud à doublescoques.

N° 27. Petite brassière de dessous en flanelle blanche. — Le devant se replie ; on le festonne ainsi que toute la brassière avec de la soie blanche et on agrafe au dos ce petit vêtement.

Nos 18, 19, 21 et 30. Costume pour garçonnet. — Ce costume se fait en drap ou en grosse cheviotte bleu marine. Le pantalon (N° 30), fermé de côté par des boutons dorés, est fixé par des bretelles. Le petit plastron faisant corsage, ainsi que l'indiquent notre N° 18 et notre N° 21, c'est-à-dire l'aspect du devant et du dos de ce petit corsage, est ajusté à la taille par deux boucles et se boutonne au dos. Le devant en flanelle blanche est brodé de soutache bleu foncé.



N° 17. — Petite robe de cérémonie ou de bal d'enfants.

La jaquette ouverte (V. Nos 18 et 19) se compose de deux côtés du dos, de même forme, reliés par une couture, et de deux côtés du devant garnis de boutons. Le grand col marin est cousu sur la jaquette, à couture renversée : on le double de soie bleue et on le garnit comme le corsage-plastron. Manches de forme ordinaire, garnies dans le bas de deux boutons.

Nos 20 et 34. Capeline en sicilienne, pour petite fille. — La forme en tulle raide est tendue de sicilienne blanche. On entoure le fond d'un large bouillonné faisant volant tout autour. Ce bouillonné est rapporté. On couvre la capeline de broderie crème séparée du volant du bord par une torsade de ruban. A l'intérieur, un ruché de mousseline de soie ou de sicilienne plissée avec bouclettes de comète. Sur le haut de la capeline, un nœud de ruban. Notre N° 34 donne l'autre aspect de ce modèle

N° 22. Chaussons de bébé. — Ils se font en piqué molletonné, festonné dans le haut et sur le devant des pieds. Les chaussons se ferment sous les nœuds de ruban.

Nos 23, 26 et 28. Peti-



N° 18. — Costume pour garçonnet (Voir aussi les Nos 19, 21 et 30).

ajustée, s'agrafe au dos. L'étoffe du dessus n'est pas prise dans les coutures, afin qu'elle retombe tout autour sur la ceinture. Décolleté en carré, encadré de trois rangs de petits bouillonnés, séparés par des rubans de velours. Les bandes de broderie partent de dessous l'empiècement et se rapprochent pour se perdre sous la ceinture. Manches larges, soutenues, terminées par un bracelet couvert de petits rubans de velours.

N° 31. Garniture de corsage. — Elle se compose d'un plastron et d'un col droit en soie de teinte claire, couverts de dentelle faisant coquillé dans le bas. On rajoute à ce plastron des revers de velours, incrustés de dentelle.

N° 32. Jaquette sans man-

N° 29. Robe habillée, pour fillette de 9 à 12 ans. — Cette petite robe qui peut servir pour bal d'enfants, se confectionne en cachemire blanc. La jupe peut se faire avec une seule couture derrière ou se tailler en biais, comme les jupes ordinaires.

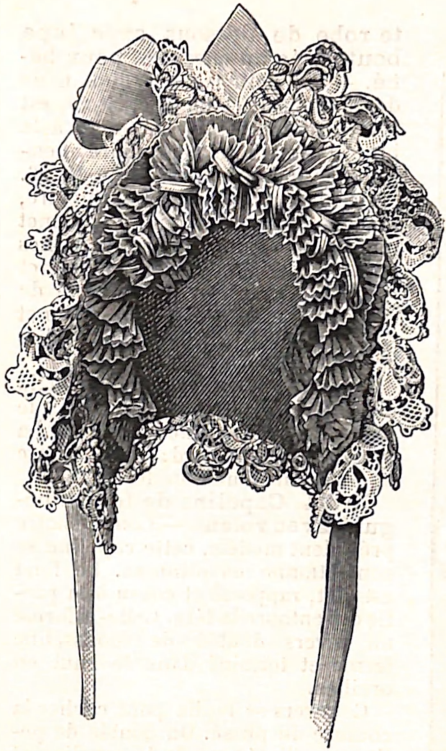
La façon de la jupe dépend de la largeur du tissu que l'on emploiera. On la double de mousseline et de satinette et on en garnit le bord inférieur d'une balayeuse faite d'un simple ruché de même tissu ou de ruban.

La broderie est faite en soie rouge et se remplacera aussi par un galon, qui s'enlèvera facilement lorsqu'on voudra faire nettoyer la robe.

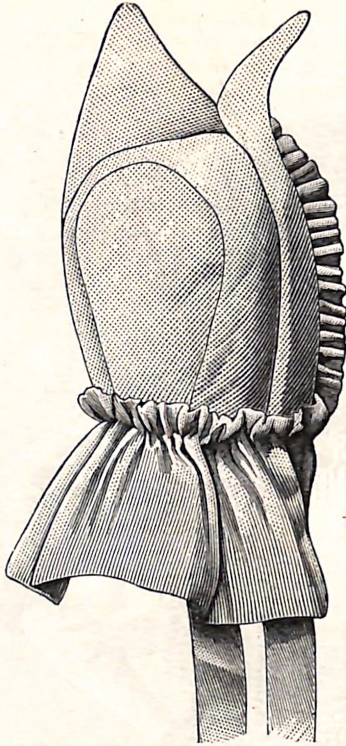
Le corsage, sur doublure



N° 19.— Autre aspect de la jaquette du costume N° 18.

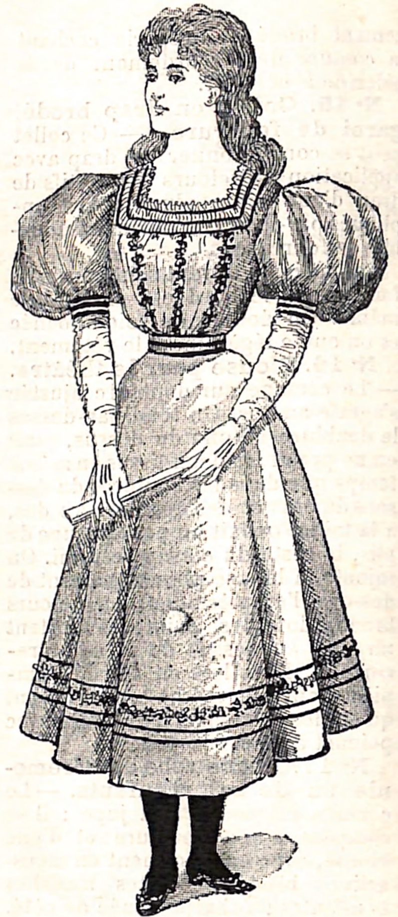


N° 20. — Capeline en sicilienne, pour petite fille (Voir l'autre aspect N° 34).

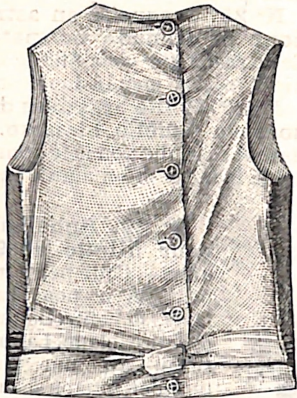


N° 24. — Capeline de forme béguin, avec volant et revers.

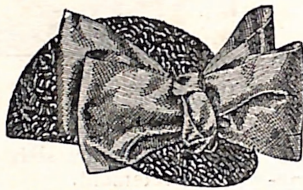




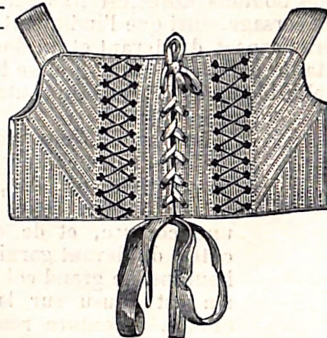
N° 29. — Robe habillée, pour fillette de 9 à 12 ans.



N° 21. — Dos du corsage-plastron du costume N° 18.

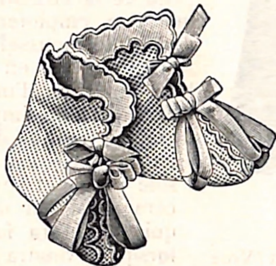


N° 25. — Casquette en astrakan, pour promenade ou patinage.

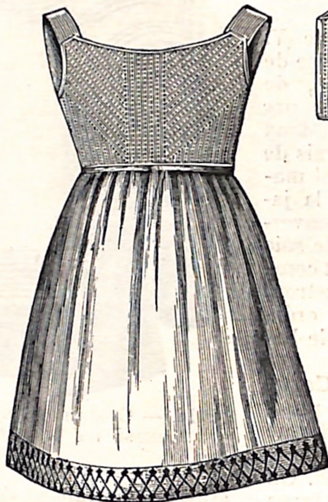


N° 28. — Aspect du dos du corsage du N° 26.





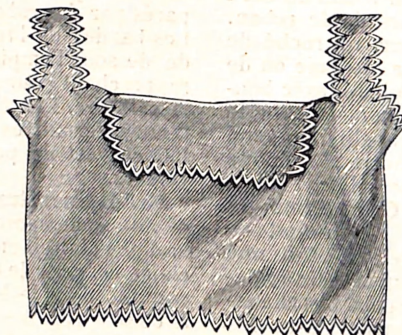
N° 22. — Chaussons de bébé.



N° 26. — Petite robe de dessous, pour bébé (Voir aussi les Nos 23 et 28).



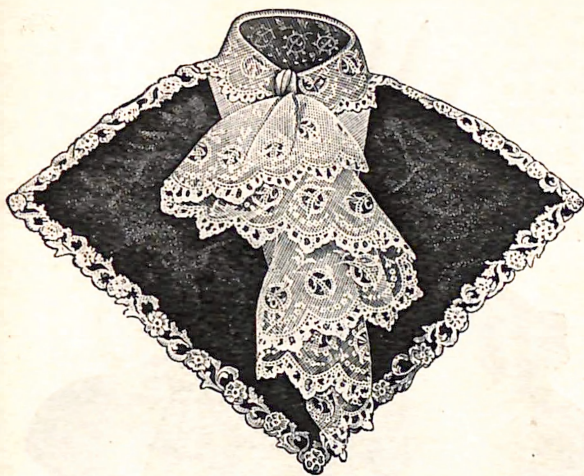
N° 23. — Jupe boutonnée au corsage, pour bébé (Voir aussi les Nos 26 et 28).



N° 27. — Brassière de dessous, pour bébé deuxième âge.



N° 30. — Pantalon du costume de garçonnet N° 18.


N° 31. — Garniture de corsage.

ches, pour costumes tailleur. — Cette jaquette ressemble un peu à celle que nous avons décrite, c'est-à-dire qu'elle n'a pour toute manche qu'une épaulette et qu'elle se met avec une blouse en velours. La basque courte est à godets et à créneau comme les côtés du devant. On peut, du reste, faire de notre modèle un corsage-veste avec plastron de velours et manches cousues à l'emmanchure.

N° 33. Chapeau en feutre, pour fillette. — Ce chapeau dont les bords sont relevés, est garni de chaque côté d'un large nœud de ruban ou de crêpe de soie. C'est un chapeau genre anglais.

N° 35. Robe de bébé, en tissu des Pyrénées. — L'empiècement est carré; on y adapte les lés de droit fil. La robe s'agrafe au dos. Manches ballon, avec petits poignets. On couvre l'empiècement d'un col de velours garni de cygne, fendu aux épaules et sur les bras. Col rabattu, en fourrure. Notre modèle peut servir de toilette de promenade pour bébé.

N° 36. Tablier pour jeune fille. — Notre petit tablier se confectionne en taffetas et se compose d'un large pli creux triple; on l'encadre de dentelle et on y met une ceinture en ruban.

N° 37. Chapeau en velours bleu. — Le bord est relevé d'un côté, et sur le fond on place une grosse cocarde de velours foncé très large, simulant une fleur à cœur vert. De côté, une aigrette verte et un nœud de taffetas changeant avec boucle de strass.

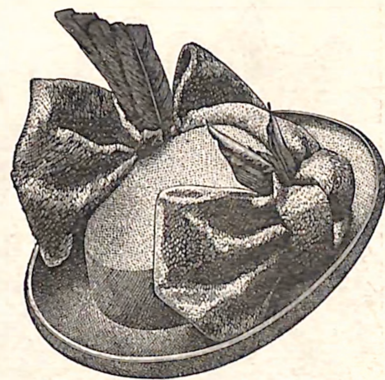
N° 38. Tablier pour petit garçon. — Ce tablier peut se faire en drap ou en toile. Il se coupe dans un seul morceau d'étoffe et a des piqûres dans le bas. Les bretelles croisent et se boutonnent de côté. Ceinture faite d'une patte avec boucle.

N° 39. Jupe pour costume tailleur. — La jupe, de forme ordinaire, est soutenue par une doublure ferme et doublée de petite soie ou de polonaise. Devant, elle est plate et forme derrière des godets. Pour toute garniture, notre modèle a des piqûres placées en une double rangée, avec un bouton simulant la fermeture.

Nos 40, 41 et 42. Jupons de costumes. — Le N° 40 est en mohair, avec deux volants plissés surmontés de festons de broderie ou de dentelle. — Le N° 41 est en batiste, avec grand volant formé d'entre-deux de dentelle placés en biais et séparés par des groupes de petits plis de lingerie. Dans le bas, un volant de dentelle. — Le N° 42, avec ceinture ronde, est plissé à partir de la mi-jupe. Dans le bas, on met des rubans en cercle, sur lesquels on pose de la valenciennes. On encadre également le bas d'un tout petit volant badiné.


N° 32. — Jaquette sans manches ou corsage-veste.

N° 43. Costume en velours brun, pour bébé. — La petite jupe, plissée, forme une sorte de tablier, c'est-à-dire que le devant de la jupe n'a pas de plis devant, seulement sur les côtés. La jaquette se boutonne au milieu; on la garnit devant et au dos d'étroits plis creux rapportés, dont le bas se termine en pointe et est garni de boutons. Ceinture en cuir; col en lingerie ou en bengaline.


N° 33. — Chapeau en feutre, pour fillette.

N° 44. Blouse pour le théâtre. — Elle se fait d'un empiècemen en guipure de Venise auquel on adapte le devant formant blouse et cachant presque la ceinture. De chaque côté de ce bouffant, de larges volants partent de la ceinture, sont plissés sur l'épaule où ils vont en s'élargissant pour se perdre au dos dans la ceinture. Le corsage s'agrafe au dos. Manches larges terminées par des bracelets de guipure. Choux sur les épaules et nœud de ceinture, à longs pans.

Nos 45 et 46. Manteau de promenade pour petite fille (Devant et dos). — Notre modèle est en tissu écossais; au dos il forme deux plis creux partant de l'encolure, et devant, il n'y a qu'un seul pli accompagve de pattes boutonnées. D'un côté le pli creux ad c la patte croise et rend ainsi invisibles les agrafes ge la fermeture qui a lieu au milieu. Manches lar.es du haut et plissées dans le bas pour être ajustées. Ceinture en cuir, fermée de côté par une boucle.

N° 47. Toilette de promenade ou de patinage. — Cette toilette qui peut servir aussi de toilette de visite, vu son élégance, se confectionnera aussi bien en lainage qu'en velours ou en soie.

La jupe, plate devant, est à godets derrière : le lé du devant forme tablier et laisse voir de chaque côté une quille très étroite, en taffetas plissé. On soutient la jupe par une bande de *fibre chamois* (avec étiquette rouge sur chaque mètre). La robe est assez courte, c'est-à-dire qu'elle découvre un peu le pied, ce qui est très commode pour le patinage et les courses à pied. Par suite de la doublure ferme, le poids de la jupe augmente sensiblement : on ne peut donc plus la tenir à la main.

Sur les deux quilles de la jupe et semblant retenir le tablier au lé de côté, on met des boutons d'acier ou de jais avec petits brandebourgs. Balayeuse en taffetas découpé.

Le corsage-veste, sur doublure ajustée, a un plastron en crêpe de Chine ou en soie molle brodée. Ce plastron est surmonté d'un col drapé, se fermant au milieu sous le nœud.

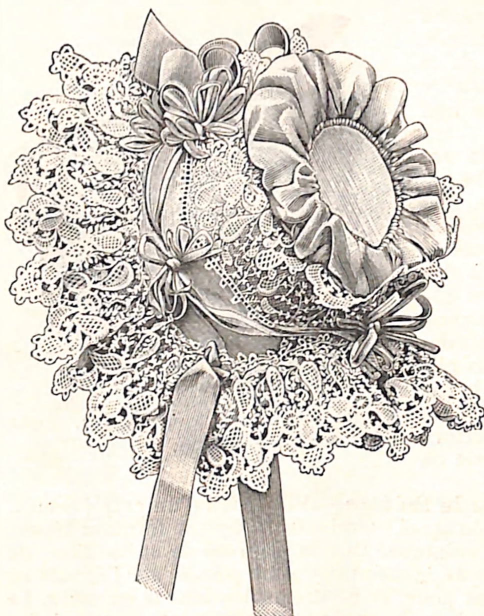
Les plis de crêpe de Chine, en se rapprochant, cachent les agrafes.

Au dos, la veste est ajustée comme devant et forme une petite basque à godets, partant de dessous les pinces.

Le corsage croise : il s'agrafe d'abord au milieu puis se boutonne à gauche.

On encadre le devant d'un liséré ou d'un petit dépassant de soie claire.

Larges revers de faille, brodés de paillettes ou de jais avec petit dépassant de fourrure.



N° 34. — Autre aspect du N° 29.

Ces revers se terminent au dos par une sorte de tuyauté de velours mêlé de dentelle ou de faille.

Manches de forme ordinaire, garnies de boutons dans le bas et de revers de faille brodée.

N° 48. Toilette de bal, en satin pêche, garnie d'hermine, pour dame. — Notre modèle est pour une personne assez forte. La doublure et le dessus sont ajustés et s'agrafent au milieu. Le décolleté est le même devant qu'au dos : on l'encadre de fourrure avec frange de queues d'hermine. Pour cacher les agrafes on met une petite bande de fourrure le long des côtés du devant. La basque est rapportée : il faut d'abord la tailler dans un morceau de mousseline, bien l'essayer et ne la tailler que lorsqu'on est bien sûr de la coupe. Il faut pour cette basque deux bandes d'étoffe de 75 centimètres de longueur et de 50 centimètres de largeur.

La jupe à traîne est doublée et soutenue comme d'habitude. Balayeuse faite d'un volant de dentelle froncée. Manches très larges avec sabot de dentelle. Un petit plastron de dentelle diminue l'échancrure trop accentuée du corsage.

N° 49. Robe de dîner, pour jeune femme. — Elle se confectionne en satin noir. La jupe est ronde et se confectionne de lés taillés en biais. Ces lés ont dans le bas toute la largeur du tissu.

Le corsage sur doublure ajustée retombe tout autour sur la ceinture. On ne prend pas le satin dans la couture du dessous du bras en même temps que la doublure. La fermeture se fait au dos. Décolleté en carré, bordé d'une berthe en mousseline de soie blanche plissée en travers, et garnie d'un galon de paillettes noires. Ceinture en jais. Petites manches en gaze plissée, ornées de nœuds de satin noir.

N° 50. Toilette de bal, en mousseline de soie blanche. — Le transparent se fait en taffetas de couleur ou en taffetas blanc. Le corsage dont la doublure est ajustée est couvert d'une draperie de mousseline se terminant au dos en plis couchés. Devant on fait six plis de chaque côté. Ces plis sont profonds et placés les uns sur les autres. On fronce le bas et on le fixe à la doublure, et c'est ainsi que se forme le devant drapé. Ceinture en ruban, de la teinte du transparent. Manches bouffantes avec bord en ruban. Au milieu des plis du corsage, une broche de perles.

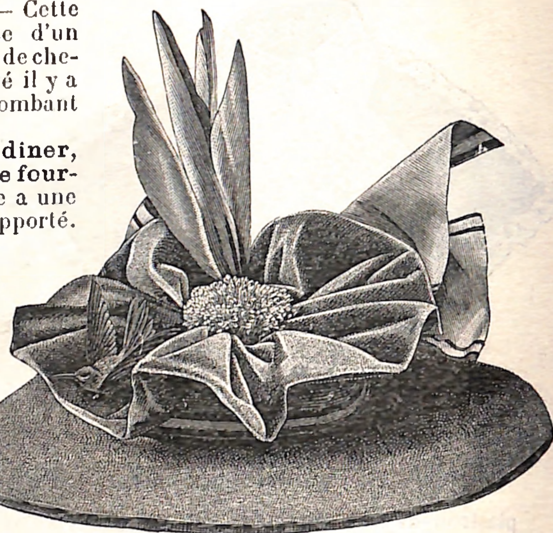


N°35. — Robe de bébé, en tissu des Pyrénées, avec col de velours.

N° 51. Corsage de dîner. Ce corsage est assez simple, il est destiné à une jeune fille. La fermeture se fait au milieu. On tend le tissu sur la doublure ajustée et on garnit le décolleté en pointe d'une berthe plissée croisant pour cacher les agrafes. Les plis de la berthe sont retenus au dos par une broche ou un piquet de fleurs placé en travers. Manches en velours.

La jupe a 5 mètres de largeur et se fait de lés taillés en pointe.

N° 52. Coiffure de bal, pour dame d'âge moyen. — Cette coiffure se compose d'un chignon assez bas et de cheveux ondulés. De côté il y a de petites boucles retombant sur la nuque.



N° 37. — Chapeau en velours bleu.

N°53. Toilette de dîner, en velours garni de fourrure. — Le corsage a une basque ondulée, rapporté. Dos sans couture au milieu ; il y a un côté arrondi et un petit côté. Les côtés du devant ont en guise de pince, une couture allant jusqu'en haut. Le corsage s'agrafe au milieu, il est brodé avec de la ganse d'or ou d'argent. On double la basque de soie claire. Décolleté en carré, encadré de zibeline. L'empiècement en tulle ou en crêpe de Chine est plissé à l'encolure et surmonté d'un col droit en velours avec col Médicis également bordé de fourrure. Manches courtes, avec crevés de crêpe de Chine encadrés de fourrure. La jupe se fait comme celle du N° 48.



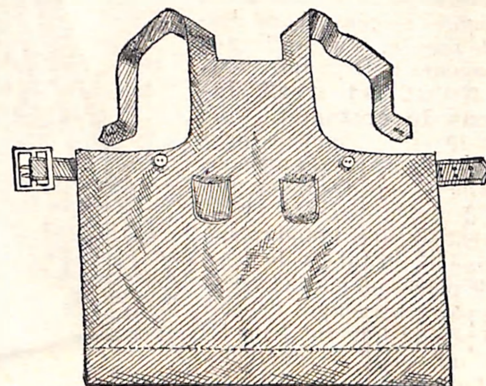
N° 36 — Tablier pour jeune fille.

N° 54. Toilette de bal, pour jeune femme. — La jupe avec transparent de satin rose, se confectionne en mousseline de soie blanche. Le corsage est en velours rose garni de velours noir, il s'agrafe au dos. Devant, le velours est froncé et surmonté d'une grosse tête de fronces. Ceinture en velours noir, avec bretelles de même. Manches en mousseline de soie avec transparent, formant double bouffant, séparé par un bracelet de velours noir.

N° 55. Toilette de soirée, pour jeune femme. — La jupe a 5 mètres de largeur ; on la soutient et on la double comme nous l'avons indiqué plus haut. Le corsage sur doublure bien ajustée forme pointe et s'agrafe au dos. L'étoffe du dessus est doublée séparément et n'est pas cousue à la doublure. On la découpe en larges pointes comme l'indique notre gravure, c'est-à-dire qu'à chaque côté du devant il y a une pointe rejoignant l'épaule. Le dos forme corselet. Le haut du corsage est garni d'une berthe en tulle pailleté croisant devant et formant pointe au milieu. Manches drapées sur doublure de soie.

LA FEMME FRANÇAISE

De la Française, la Parisienne est devenue le type, fait du mélange des races, comme un type familial unique s'accomplit maintenant à l'aide de photographies successives et résumant les traits. Bien peu l'ont figurée telle qu'elle est, avec ce côté positif qui lui fait au front, sous la frisure dorée des cheveux, un pli séparant ses sourcils, volontiers joints ; bien peu ont su deviner dans la mondaine du soir, la ménagère du matin, la maman de toute la journée. Ces mains gantées jusqu'au coude, transparentes le gant ôté, et du rose



N° 38. — Tablier pour petit garçon.

d'une perle rose, ont coiffé des enfants, arrangé des fleurs dans des vases, feuilleté quelque livre, taillé peut-être un modèle de layette; avant d'être l'irréprochable poupée qu'elle montre, cette jeune femme a fait une visite aux pauvres, une lecture à son père infirme, conduit au catéchisme l'aîné de ses enfants, dépêché des lettres d'amitié et desbill ets charitables.

C'est que le temps compte pour ces belles personnes dont beaucoup pratiquent le matin quelque sport. Elles ne perdent guère les minutes : j'excepte les visites, souvent forcées, mais alors très courtes, où l'on peut entendre parfois un jugement net sur la nouvelle politique, le crime passionnel ou le récent succès théâtral et littéraire.

Il suffirait souvent d'entrer dans un salon pour connaître le résumé des événements du jour, presque toujours de jugement sain et sûr; car cela surtout est français, la légèreté dans le sérieux, le rapide passage sur l'explication inutile, et le geste net ou nul. Oui, la Parisienne résume bien la Française; en faisant appel aux différentes vertus de ses provinces, elle sait tenir un ménage, une maison, mener une famille, et d'une main souple, sans passer sa vie dans les offices comme l'Allemande, ni sacrifier le tour élégant de sa phrase ou de son corsage.

L'élégance, encore une qualité bien française, l'assortiment ou même le disparate harmonieux, une simplicité à notes vives, à traits de caractère imprévus; nulle part ailleurs ce goût expert auquel ont recours les nations les plus lointaines, et qui se justifie par le soin, le ta'ent artistique des moindres ouvrières de modes, car la toilette à Paris fait ce miracle d'intéresser autant ses travailleuses abeilles que ses papillons les mieux parés. C'est tout un monde qui s'active autour de la toilette, avec une ardeur touchante, un zèle qui vient certes de l'amour de l'art sous une forme diminuée; nul souci d'envie, une ignorance totale des luxueuses fêtes où brillera l'œuvre d'élégance, aidée des mille points, des fatigues d'yeux délicats de tout un atelier de femmes.

Cet amour du bon goût et du luxe qu'émane la Parisienne comme son atmosphère propre est peut-être le seul écueil de sa droite raison et de son national bon sens; dans ce renouvellement perpétuel et fiévreux de séduisants chiffons, à peine le temps de réfléchir, de penser entre deux modes nouvelles, si le soin d'une nombreuse famille ou le travail d'un art ne peuvent réduire cette apparente fragilité. Et dans une carrière artistique, la Française reportera ses coquetteries d'instinct, son désir de perfectionnement, aussi l'invincible désir de plaire, fréquent ailleurs autant que chez nous, et manifesté souvent avec plus d'audace...

***

... Et qu'on me pardonne si je reste en dehors des revendications féminines auxquelles je ne puis m'associer, faute d'y rien comprendre. A part le juste souci de l'ouvrière à conserver son gain, à part celui de la mère de famille garantissant l'avenir moral et matériel de ses enfants, tout le reste, indépendance outrée des idées, recherche des carrières libérales, intrusion en qualité d'avocats au Palais ou d'internes dans les hôpitaux où la coiffe battante des Sœurs de tout ordre s'associe tellement bien au blanc calme des lits, tout cela me semble fantaisies et ambitions d'inactives du cœur, de femmes sans enfants ni ménage et qui ne réfléchissent pas qu'elles auraient en de plus simples et utiles tâches l'emploi de facultés même supérieures!

Ni grande ni petite, peut-être pourrait-on dire ni trop brune ni trop blonde, la Française semble, parmi les femmes groupées des nations civilisées, la mieux proportionnée, la mieux pondérée. C'est la femme de son climat. Avec sa physionomie affinée, son geste souple, sa taille qui n'a ni la sveltesse un peu creuse de l'Anglaise, ni l'exubérance de l'Allemande, elle apparaît comme l'être de devoir et de séduction, d'héroïsme simple et d'esprit complexe, de maternelle tendresse, même en amour, d'infinie coquetterie jusques envers la mort, telle que l'ont peinte et comprise Chateaubriand dans ses *Mémoires*, Michelet dans *la Femme*, les Goncourt dans *la Femme au XVIIIe siècle*, Mme Sand et Balzac dans leurs romans où pourtant se déforme un peu, comme par un miroir aux exagérés reflets, cette personnification de la plus civilisée et la plus intellectuelle des races.

Mme Alphonse DAUDET.



N°. 39. — Jupe pour costume tailleur.



N° 40. — Jupon en mohair avec volants plissés.

A propos de la Saison des Bals.

Je ne suis nullement ennemie du plaisir de la danse, permis avec modération à la jeunesse, et je ne vois aucun inconvénient à ce que les mamans ouvrent leurs salons aux valseurs de dix-huit ans.

Rien n'est assurément plus gracieux, plus charmant que ces réunions où les invités se groupent à six ou sept pour représenter un siècle, où l'entrain et la gaieté sont l'accompagnement obligé de la musique et des danses. Faites danser vos filles, mais si vous m'en croyez et pour peu que vous soyez jalouses de laisser sur leur jeune front l'auréole et le prestige qui servent de cadre à la première jeunesse, à la candeur, ne permettez pas à ces chroniqueurs bavards dont Paris fourmille de livrer à des milliers de lecteurs, le secret des grâces



Nos 41 et 42. — Jupons de costume.



N° 43. — Costume en velours brun, pour bébé.

et des perfections de vos jolies danseuses.

En fait de chroniques, il faut toujours venir à reconnaître que le type le plus parfait du genre se trouve dans les aimables causeries de ce pimpant vicomte de Launay, qui cachait une personnalité littéraire exquise, Mme de Girardin; eh bien! J'ai beau lire et relire ces pages si fines, brodées comme une dentelle d'observations prises sur le vif, de peinture, de mœurs, remplies de portraits faits de main de maître, je n'y trouve pas un nom de famille, ni de baptême, pas même une initiale!... Et pourtant que de traits moqueurs, que de railleries délicates! que d'esquisses parfaites, si nettement ressemblantes, que tout bas chacun pouvait désigner l'original; qui donc, en effet, n'a pas, à cette époque, nommé *in petto* la dame aux sept petites chaises, le monsieur aux cadeaux intéressés, la marchande de tabac devenue provenue prophète, etc., etc. Mais une réserve de bonne compagnie jetait sur ces révélations amusantes le voile — un peu transparent sans doute — d'un incognito de bon ton et nul ne pouvait se trouver offensé.

Aujourd'hui ce n'est plus la méthode. Si l'on veut dire une méchanceté, on la jette brutalement à la tête de celui qu'on veut atteindre en le nommant par ses noms, prénoms et titres, en ayant soin d'ajouter, pour qu'on ne se méprenne : c'est bien vous monsieur ou madame que nous visons et non pas votre frère ou votre sœur, et si vous ne vous courbez pas devant notre colère, et bien, nous ne nous en tiendrons pas là.

Nous raconterons — à notre façon — vos origines, votre vie, nous fouillerons les mystères de vos douleurs et de vos joies domestiques, et cela dans le seul but de prouver que nous sommes des chroniqueurs bien informés, ou bien parce que dernièrement, redoutant sans doute notre présence... et notre calepin, vous nous avez refusé une invitation à votre dernier bal, ou bien encore parce qu'il manquait cinquante lignes à notre chronique et que nous voulions finir par une machine à sensation.



N° 44. — Blouse pour le théâtre.



N° 45. — Manteau de promenade, pour petite fille (Voir aussi le N° 46).

Quand il s'agit de louer, c'est même système. Un monsieur portant monocle, gants jaunes et moustache hérissée — le dernier mot du vilain — n'hésite pas à déclarer que Mlle de Saint-Edme, par exemple, — un nom en l'air, car je me conforme à mes principes, — a des épaules blanches à miracle, des bras de nymphe, troués de délicieuses fossettes et qu'elle portait au bal blanc donné par sa mère une adorable toilette de tulle bleu, bien faite pour mettre en relief les perfections de la taille...

Eh bien! je trouve cela d'une inconvenance absolue, étant donné qu'il s'agit d'une jeune fille, presque une enfant, pour laquelle on devrait avoir le saint respect qu'inspire tout ce qui est pur.

Je ne puis croire cependant qu'il n'y ait là un fait de complicité entre les écrivains trop enthousiastes et trop bavards et certaines mères trop vaines de la beauté de leurs filles. La vanité maternelle implique bien des faiblesses et je ne serais nullement étonnée que plus d'une parmi celles qui ont autorisé, au moins tacitement, les éloges indiscrets des reporters mondains, n'ait pas envisagé la chose à ce point de vue du bon goût et des convenances.

Et puis, qui sait! Il est peut-être aussi des mères qui voient là une excellente réclame à l'adresse des célibataires hésitants et qu'un coup d'éperon peut décider à sauter la barrière du mariage. On ne saurait trop crier qu'on a une fille charmante, dotée de deux yeux ravissants, d'une taille exquise et de cinq cent mille francs. Tout



N° 45. — Autre aspect du N° 45.

cela, l'aimable reporter se charge de le proclamer sans avoir l'air d'y toucher, en racontant les splendeurs de la fête donnée dans les somptueux hôtels dont il décrit le mobilier artistique sans oublier de parler de l'argenterie opulente, du luxe, de fleurs, de tentures, etc., etc.

Plus d'un jeune clubmann bien pensant et pratique, en lisant le matin son journal entre une cuillerée de chocolat et une bouffée de cigarette, réfléchit sérieusement.

— Eh! mais, se dit-il, il y a là quelque chose à faire. Une jolie femme, une grosse dot, un hôtel superbe... Je me ferai inviter dans cette maison pour le prochain bal; c'est facile, puisque Gontrand est cité parmi les intimes.



N° 47. — Toilette de promenade ou de patinage.

COURS DE COUPE

Manière de placer un patron sur l'étoffe et de la tailler.

Notre cours a pour but d'enseigner à nos lectrices la façon dont elles peuvent se servir d'un bon patron pour découper l'étoffe.

Nous leur dirons aussi comment elles devront assembler les diverses parties d'un corsage, les essayer, les repasser, les épingler et les tailler d'après les différentes largeurs du tissu qu'elles emploieront.

Nous dirons aussi à nos lectrices comment elles devront procéder pour transformer leur patron de corsage en robe de chambre ou en robe princesse.

Bref, nous ferons tous nos efforts pour leur expliquer le plus clairement possible les mille détails que comporte la bonne coupe de nos vêtements.

Le charme d'une toilette réside principalement dans la coupe impeccable du corsage.

Rien n'est plus détestable qu'un corsage faisant des plis, bâillant à l'encolure ou sur la poitrine.

Il est donc un point essentiel, c'est de savoir comment on placera son patron sur l'étoffe, pour tailler de droit fil ou en biais.

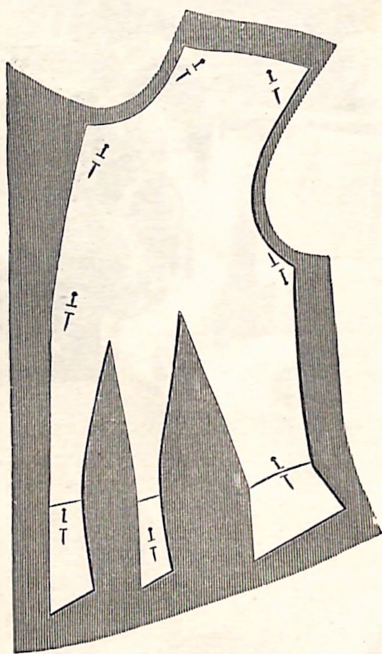


Fig. 1.

Lorsqu'on a pris les mesures selon les indications contenues dans chacune de nos livraisons, on taille dans le tissu en se guidant sur les indications que nous allons donner à nos lectrices.

Pour les corsages ordinaires, on taille tout d'abord la doublure, et d'après celle-ci on détermine la forme de l'étoffe du dessus. On fixe le patron sur la doublure au moyen d'épingles pas trop grosses, et on découpe les pinces d'après les contours.

Le bord des côtés du devant doit être de droit fil à l'endroit le plus arrondi de la poitrine, et cela environ à la hauteur des pinces. Ce bord se trouvera sur la lisière de l'étoffe, puisque, nos lectrices le savent bien, on coupe tous les tissus dans la longueur. Pour les coutures des épaules et des petits côtés et à l'encolure, on rajoute de l'étoffe, comme l'indique notre figure 1.

On suit avec la roulette à patrons les contours du patron et ceux des pinces, et d'après ce tracé, on faufile ensuite ces contours. Les dents de la roulette étant, en général, très pointues, on fait bien de ne se servir, pour tracer, que d'une table en bois blanc ou d'une planche.

La longueur de la basque, c'est-à-dire de la partie d'étoffe qui se trouve sous la taille ou sous la ligne de ceinture qu'il faut également tracer avec la roulette, se réduit ou s'allonge à volonté.

Si, en taillant le côté du devant, la ligne de ceinture se trouvait en biais à la couture de raccordement au petit côté, cela n'en vaudrait que mieux.

Nous ne saurions approuver la méthode qui consiste à placer le patron du côté du devant et les épaules de droit fil à la taille.

Le dos, par contre, se place de manière que le droit fil se trouve à la ceinture. On procède de même pour les autres parties du corsage qui se cousent au dos.

Il y a deux manières de poser le patron de la manche sur la doublure, que cette manche soit large ou étroite.

D'après les principes modernes, le patron se trouve placé de façon que le haut du bras à son bord extérieur se trouve de droit fil, et la partie inférieure en biais (Voir la Fig. 2).

L'autre méthode veut qu'on taille de droit fil le bas de la manche et le haut en biais (Voir la Fig. 3). Dans les deux cas, le dessus et la doublure de la manche se taillent de même.

Si une manche a une doublure étroite et qu'elle soit bouffante dessus, on procède pour la doublure comme nous venons de l'indiquer, et alors la manche du dessus est de droit fil dans le bas au coude (Voir Fig. 4). Ceci ne se rapporte, il va sans dire, qu'aux tissus unis. La largeur du tissu employé est une question très importante en taillant la manche du dessus; si ce tissu n'est pas assez large pour pouvoir procéder comme il est dit plus haut, il faut placer le patron sur l'étoffe de manière qu'au coude, à environ 10 centimètres du bord supérieur, l'étoffe se trouve être de droit fil. On rajoute la partie d'étoffe qui manque, ce qui est très facile, vu que cette couture se trouve à l'intérieur du bras, et partant est invisible.

Notre figure 4 indique la direction de l'étoffe rajoutée.

Dans les tissus brochés, on place le patron à volonté, soit pour que les dessins, les carreaux ou les rayures se trouvent en biais, soit en travers ou en ligne horizontale.

Ceci est une question de mode ou de goût personnel.

Les manières de tailler les manches indiquées plus haut sont toutes recommandables et également régulières.

Pour tailler de très grosses manches, la doublure et le dessus sont de même coupe, si l'on veut leur donner plus de soutien au coude, c'est-à-dire à la partie du haut, ce qui a lieu ordinairement lorsqu'on se sert de tissu très léger.

Dans tous les autres cas, ce serait superflu, car la manche en doublure taillée d'après nos figures 2 et 3 suffit amplement pour conserver une bonne forme à la manche.

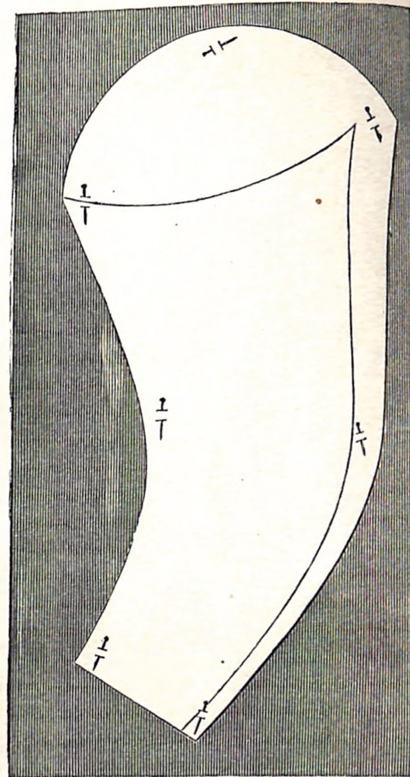


Fig. 2.

En taillant les différentes parties d'un corsage, il faut veiller à gâcher le moins d'étoffe possible. Nous ne pouvons guère donner de règles sur la manière de placer le patron, puisque celles-ci dépendent de la largeur de l'étoffe employée et de la hauteur du patron.

Il va sans dire que la doublure ne se taille pas de la même dimension que le patron, puisque celui-ci est coupé d'après des mesures bien exactes et que le corsage terminé doit représenter ces mêmes mesures.

Il faut donc laisser assez d'étoffe pour faire les coutures, c'est-à-dire rajouter 1 centimètre 1/2 à chaque bord. Pour l'encolure et l'emmanchure on laisse 1 centimètre pour la couture, et au bord des côtés du devant, on rajoute 4 centimètres pour celle-ci. On taille la doublure d'après ce que nous venons de dire, mais nous faisons observer que pour les côtés ronds, c'est-à-dire ceux qui font suite au dos et s'y raccordent, il faut laisser encore un peu plus d'étoffe, vu que ce côté plus court qu'il devrait l'être nuirait à la bonne forme de l'emmanchure et produirait une tension de la manche vers le coude.

Les détails que nous avons indiqués se rapportent à un corsage uni, c'est-à-dire à un corsage avec doublure et dessus de même forme.

En taillant des blouses, on peut se servir, comme du reste pour les robes princesse, les déshabillés et les robes de chambre, d'un patron de corsage ordinaire, si l'on n'a pas sous la main un patron taillé de forme blouse.

Pour une blouse ayant derrière, à la taille, un groupe de plis et les côtés du devant froncés ou plissés, on procède ainsi qu'il suit.

En plaçant bien la doublure du dos ajusté sur l'étoffe, il se trouve que la ligne du milieu du dos incline

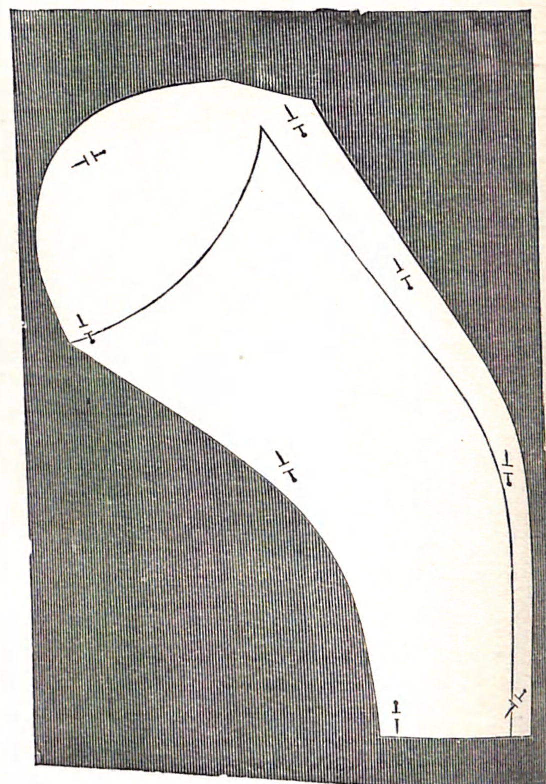


Fig. 3.





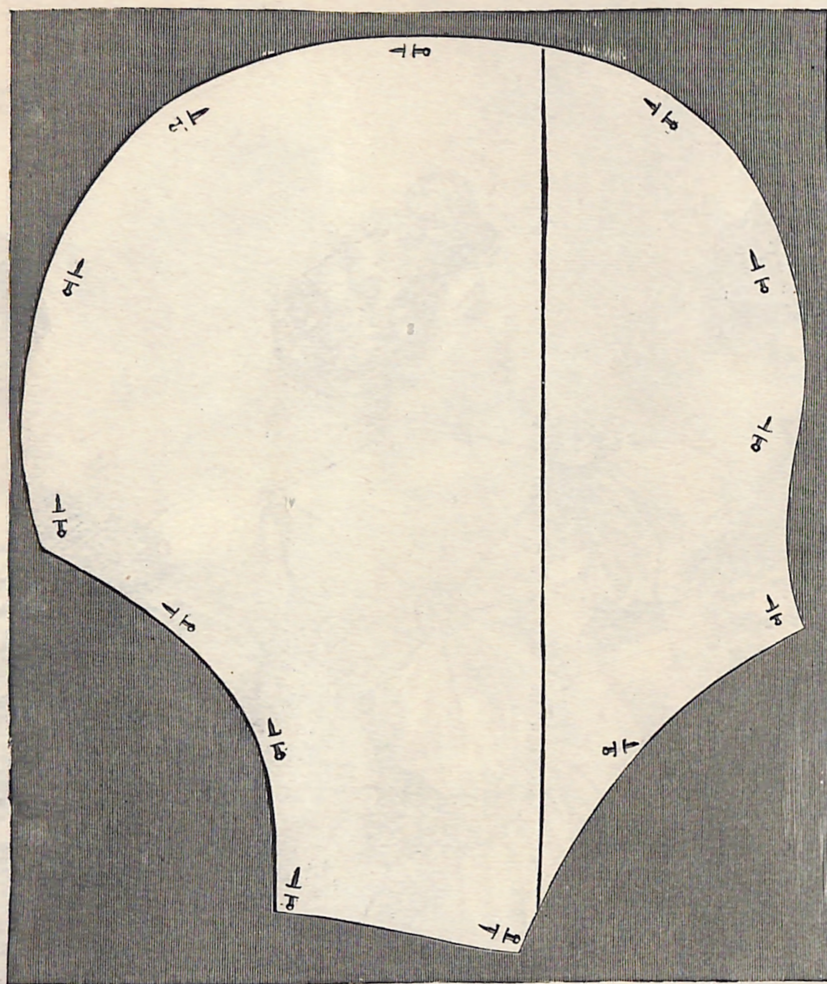


Fig. 4.

un peu vers la lisière de l'étoffe, c'est-à-dire vers le bord coupé, et partant vers le droit fil, de manière qu'il se trouve une plus grande largeur d'étoffe à la ligne de ceinture qu'à l'encolure (V. fig. 5). Pour rendre plus claire notre démonstration nous avons posé le patron sur l'étoffe sans y ajouter le surplus nécessaire pour les coutures.

On prend le tissu plié en deux, de façon que le bord de droit fil de la doublure se trouve sur le repli du tissu.

Le biais produit dans le bas suffit pour faire le groupe de plis dont l'étoffe se perd dans le haut et qui à l'encolure est ajustée ou légèrement froncée.

Pour les plis, il faut se régler d'après la largeur de la doublure, et cela tant dans le haut qu'à la taille.

Le surplus d'étoffe qu'on laisse aux côtés du devant pour les blouses froncées, n'est pas toujours le même: la largeur de ce surplus dépend de la façon que doivent avoir les côtés du devant, du plus ou moins de fronces que l'on veut faire. En général on rajoute de 20 à 25 centimètres pour les fronces ordinaires.

(*A suivre.*) S.

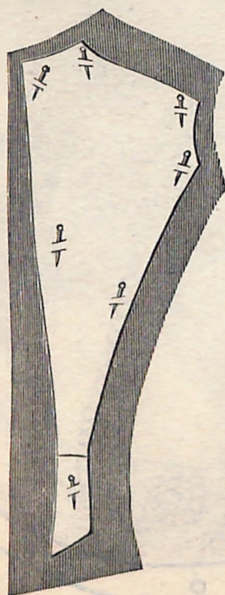


Fig. 5.

Çà et Là

Il est une question véritablement obsédante pour nous autres femmes : celle de la suppression du pourboire, sans cesse posée, jamais résolue. Obsédante, ai-je dit, parce que cet usage du pourboire, pour l'abolition duquel nous ne pouvons rien, est souvent pour beaucoup d'entre nous un sujet d'ennuis et de mésaventures. Prenons-nous une voiture, partons-nous en voyage, le pourboire est là qui nous guette. Et tel cocher, tel garçon ou maître d'hôtel, qui se montrerait satisfait de la dîme octroyée par la main d'un homme, fait la grimace et souvent même mâchonne une injure lorsqu'un pourboire identique lui est remis par celle d'une femme.

Le plus fort de tout cela, c'est que le public masculin, qui n'aurait qu'à faire preuve d'un peu de solidarité et d'énergie pour mettre fin à cet abus révoltant, fait montre d'une indifférence complète. Quand on parle de supprimer l'usage du pourboire, on peut être assuré que ce sont les intéressés mêmes, — c'est-à-dire ceux qui le reçoivent, — qui s'agitent, ou font semblant.

La dernière livraison de la Commission de statistique ouvrière de Berlin publie à cet égard des chiffres curieux sur le *Trinkgeld* que le public donne à l'hôtel et au café, aux portiers et aux garçons.

Des recherches de la Commission il résulte que 17 et demi p. 100 des garçons d'hôtels et des cafés n'ont point de gages; 20 p. 100 environ ne reçoivent par mois que 10 marks, soit 12 fr. 50; 72 p. 100 gagnent au maximum 30 marks par mois, et il n'en reste que 9 p. 100 qui reçoivent des patrons plus de 30 marks, soit plus de 1 fr. 25 par jour.

On a fait une enquête d'où il appert que 11 sur 25 associations de patrons et 14 sur 15 associations de garçons considèrent le pourboire comme préjudiciable au personnel des hôtels et des cafés. « Débarrassez-nous, pour l'amour du ciel, du *Trenkgeld!* » disent surtout les garçons.

En attendant, comme ils reçoivent de la main gauche ce qu'ils maudissent de la main droite posée sur le cœur, il n'y a pas de raison pour que la mode du pourboire se supprime toute seule. C'est à peu près du reste ce qui se passe à Paris.

O progrès ! quelque jour, nous atteindrons la Chine,

dit un vers de M. de Laprade.

L'habitude de donner des pourboires à tout propos va toujours s'exagérant, quoi que nous en disions; souhaitons seulement que nous n'en arrivions pas aux mœurs chinoises sur ce point.

***

En Chine, quand on est invité à dîner chez un mandarin à un ou plusieurs boutons d'agate ou de cristal, on doit répartir, après le dessert, le contenu de sa bourse entre les serviteurs de l'amphitryon.

L'importance du pourboire est, d'ailleurs, subordonnée à la qualité et à la fortune de celui qui l'octroie, mais il doit toujours représenter plusieurs fois la valeur du dîner offert.

***

Autre question, maintenant. On sait la campagne acharnée, menée, tant en Amérique qu'en Angleterre, contre les fantaisies de nos modistes et de nos couturières. Cette campagne a recruté des protagonistes en France même, pays du bon ton, et à Paris, arbitre de la mode.

Mais les spectateurs anglais et américains ne se tiennent point pour satisfaits de nous avoir ainsi molestés; ils projettent de nous enfumer et, c'est un des impresarii les plus connus, M. Austin Harris, qui, se faisant leur apôtre, réclame pour eux le droit de fumer au théâtre.

« La semaine dernière, écrit-il dans une revue anglaise, j'ai vu jouer *Aïda* à Gênes, devant une salle remplie de fumeurs attentifs. A Vienne, le public peut actuellement souper et fumer au théâtre. J'ai toujours regretté qu'on ne fumât pas dans nos salles. A vous dire vrai, je pense que les directeurs doivent être libres de régler ces choses à leur gré. Un propriétaire d'hôtel fait chez lui ce qui lui plaît, et j'estime que le même privilège doit être accordé à ceux qui ont la charge d'amuser le public; dans leur propre intérêt, on peut être sûr qu'ils n'abuseront pas de ce privilège. »

Ce n'est pas nous seulement, spectatrices, mais ce sont les chanteurs, aveuglés et asphyxiés par la fumée de tabac, qui, peut-être, trouveraient le privilège abusif.

Heureusement qu'en l'état actuel de nos mœurs, on ne voit pas très bien les toilettes de bal de nos mondaines encadrées à l'Opéra par des porteurs d'habits noirs qui fumeraient la pipe. M. Austin Harris fera bien de garder sa réforme pour ses compatriotes.

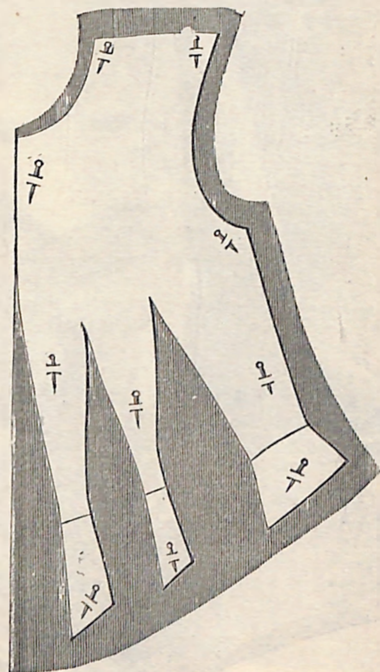


Fig. 6.



N° 48. — Toilette de bal en satin pêche, pour dame.
N° 49. — Robe de dîner, pour jeune femme.
N° 50. — Toilette de bal, en mousseline de soie blanche.
N° 52. — Coiffure de bal, pour dame âge moyen.
N° 51 — Corsage de d



N° 53. — Toilette de dîner, en velours, garnie de fourrure. N° 55. — Toilette de soirée, pour jeune femme.
N° 54. — Toilette de bal, pour jeune femme.



Explication détaillée des Travaux de Dames.

N° 1. Petite pelote brodée, garnie de dentelle. — Ce petit objet sert à dérouiller les aiguilles et les épingles. On le remplit de limaille de fer, mais on peut aussi en faire simplement une pelote à aiguilles ordinaire. Dans ce dernier cas on remplira de son ou de fibre de bois.

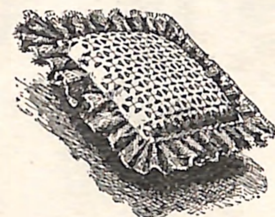
Notre modèle, y compris la dentelle, a 10 centimètres de chaque côté. Le devant et le dos de la pelote sont ornés de la même broderie, pour laquelle on se sert, comme fond, de toile russe.

La broderie s'exécute avec du cordonnet de soie vieux bleu, d'après les types que nous donnons N° 7.

La broderie achevée, on monte l'objet en confectionnant d'abord un coussin de toile blanche de 6 centimètres de chaque côté. On le remplit de limaille de fer ou de son, en pressant beaucoup.

On coud à couture renversée les deux parties brodées, et cela sur trois côtés; on retourne à l'endroit, on introduit le coussin et on fait la quatrième couture. On encadre ensuite la pelote d'une petite dentelle aux fuseaux, ayant environ 2 centimètres de largeur. Cette dentelle est froncée tout autour pour former les plis indiqués par notre gravure.

N° 4. Paravent à trois feuilles, style Louis XV, brodé au point Gobelin. — Nous tenons à la disposition de nos abonnées le dessin en grandeur naturelle de deux feuilles de ce paravent, contre la somme de 0 fr. 50. Ces deux dessins étant très grands et nous occasionnant des frais de port plus considérables, nous avons dû en faire un tirage spécial et nous enverrons ces dessins séparément.



N° 1. — Petite pelote brodée, garnie de dentelle (Voir N° 7 les types de la broderie).

Le cadre en bois sculpté et doré est de style Louis XV; la glace est à facettes, et dans l'intervalle des autres sculptures, il y a de la peluche ponceau.

On encadre la broderie d'un bord de peluche rouge, de 7 centimètres de largeur.

La broderie s'exécute sur du canevas Pénelope de grosseur moyenne, avec de la laine Gobelins et de la soie à tapisserie.

On transporte le dessin au moyen d'un papier piqueté et on en repasse les contours avec de l'encre de Chine. On commence par broder les fleurs, les feuilles, les tiges, les papillons et les libellules, en faisant chaque point sur un croisement des fils. Ceci fait, on brode les rinceaux et le bord en faisant chaque point sur deuxfils en hauteur et un en largeur.

Pour finir, on brode le fond comme les fleurs, c'est-à-dire en faisant chaque point sur un croisement des fils du tissu.

Notre N° 2 démontre l'exécution en grandeur naturelle d'une partie de la broderie. Celle-ci est de longue haleine, mais du plus joli effet.

Comme il n'est pas possible de monter soi-même un objet de cette dimension, il faut s'adresser à un tapissier.

A l'envers des feuilles, on tend du satin de la teinte de la peluche.

N° 5. Coussin brodé de bouclettes de ruban. — La broderie en relief s'exécute avec un gros passe-lacet sur du canevas ordinaire assez gros. Le travail n'offre pas de difficulté. On emploie comme matériaux de petits rubans de soie, très étroits, formant des bouclettes. On peut se servir, pour ce genre d'ouvrages, de tous les modèles qui s'exécutent généralement au point plat.

Pour notre coussin, il faut un morceau de canevas de 60 centimètres de longueur et autant de largeur. Les rubans en coton, sont blanc ivoire, blanc bleuâtre, vieux rouge, jaune d'or, brun doré, vert mousse et vieux rose.

Nous tenons à la disposition de nos abonnées les types de cette broderie.

On enfile les rubans à bouclettes sur un gros passe-lacet en cuivre, on fait un nœud à l'extrémité et on brode comme le démontre notre N° 8. On arrête à l'envers par quelques points.

Pour monter l'objet, on prend un morceau de peluche jaune d'or, de la même dimension que la broderie, on coud les trois coutures



N° 2. — Exécution de la broderie du paravent N° 4.

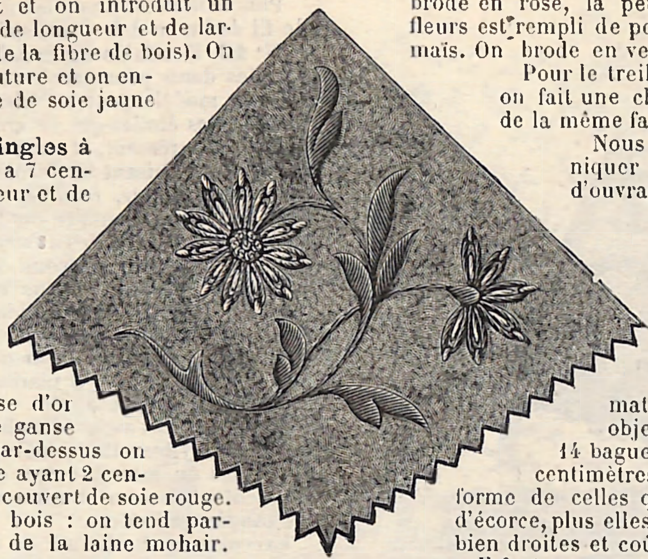
à l'envers, on retourne à l'endroit et on introduit un coussin de crin ayant 38 centimètres de longueur et de largeur (on peut remplacer le crin par de la fibre de bois). On ferme le quatrième côté par une couture et on encadre le coussin d'une grosse ganse de soie jaune d'or.

N° 6. — Panier ou pelote à épingles à cheveux. — Ce panier, en vannerie, a 7 centimètres de hauteur et 9 1/2 de largeur et de longueur. Les quatre coins sont ornés d'un lambrequin de broderie, de forme triangulaire, en drap beige clair, découpé au bord, à l'emporte-pièce. Ce lambrequin est orné d'une broderie très facile à exécuter. On en double chaque partie avec du satin rouge et on recouvre la couture de raccordement par une petite ganse d'or tordue avec de la soie rouge. Cette ganse fait un nœud à chaque coin et par-dessus on place encore un nœud de ruban rouge ayant 2 centimètres de largeur, puis un grelot recouvert de soie rouge.

Le panier est rempli de fibre de bois : on tend par-dessus un carré fait au tricot avec de la laine mohair. Ce carré forme des mailles assez larges.

Pour la broderie, on tend sur un métier un morceau de drap de 22 centimètres de longueur et de 20 centimètres de largeur. On y transporle le dessin en grandeur naturelle que nous donnons sous le N° 3. Ce dessin se répète quatre fois de suite.

On brode au point plat, au point de feston et au point de tige, avec de la soie à tapisserie rose, bleu pâle, jaune maïs et vert olive, en ne se servant que du tiers d'un fil de soie. La grande fleur se brode en rose, la petite, en bleu pâle. Le centre de ces fleurs est rempli de points noués faits avec de la soie jaune maïs. On brode en vert olive les feuilles et les tiges.



N° 3. — Dessin en grandeur naturelle de la broderie du N° 6.

Pour le treillage au tricot qui recouvre le panier, on fait une chaîne de 20 mailles et on fait 20 tours de la même façon.

Nous ne pouvons nous empêcher de communiquer à nos aimables abonnées un modèle d'ouvrage dû à une de nos lectrices.

Cette dame, dont l'exemple est à suivre, nous indique le moyen de confectionner une jardinière rustique coûtant très peu de peine et revenant à un bon marché extraordinaire.

Cette jardinière est destinée à recevoir des fleurs en pots, et voici les matériaux qui s'emploient pour ce petit objet :

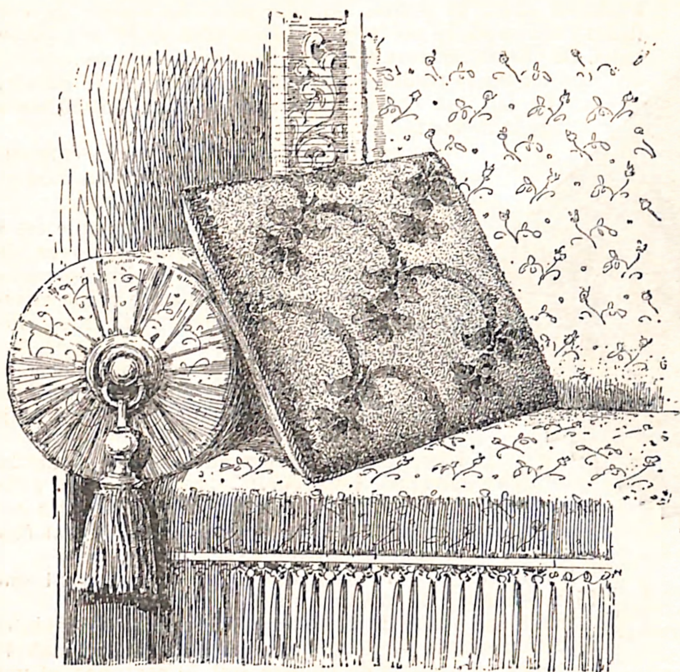
14 baguettes de la grosseur du pouce, ayant 36 centimètres de longueur. (Ces baguettes sont de la forme de celles qui servent de tuteur.) Plus elles ont d'écorce, plus elles sont jolies. Ces baguettes doivent être bien droites et coûtent environ 25 centimes.

Il faut en outre 10 baguettes de même, n'ayant que 15 centimètres de longueur : soit 15 centimes.

Plus : une pelote de fil de fer de 10 centimes, 8 pointes de 2 centimètres de longueur et très fines, coûtant 10 centimes; 2 paquets de mousse, soit 30 centimes, et une petite vrille fine de 25 centimes.

On fait un trou à chaque extrémité des grandes et des petites baguettes et environ à 3 centimètres du bout. Le trou doit être bien droit ; on enfile le fil de fer en prenant une grande et une petite

N° 4. — Paravent à trois feuilles, brodé au point Gobelin (Voir N° 2, 'exécution en grandeur naturelle d'une partie de la broderie).



N° 5. — Coussin brodé de bouclettes de ruban (Voir le détail de la broderie sous le N° 8).

baguette en même temps. On répète ce procédé 10 fois de suite aux deux coins.

Les quatre baguettes restantes sont clouées en dessous.

Dans les interstices, on garnit avec de la mousse, en ayant soin de bien arrêter le fil de fer. — Si l'on veut suspendre la jardinière, il faut passer le fil de fer dans les baguettes de dessous.

Cette petite jardinière a donc 36 centimètres devant et derrière et 15 centimètres sur les côtés. On peut aussi recouvrir les baguettes d'un vernis ou remplacer ces baguettes par une planche en bois ornée de peinture ou de pyrogravure.

Cette même abonnée nous a envoyé aussi un charmant échantillon de frivolité à deux navettes, faite en quatre fois, pouvant servir d'entre-deux, de garniture de bonnet d'enfant ou de bandes pour orner un corsage de jeune fille.

Nous remercions ici notre nouvelle abonnée, en souhaitant que son exemple soit suivi par notre très nombreuse clientèle.

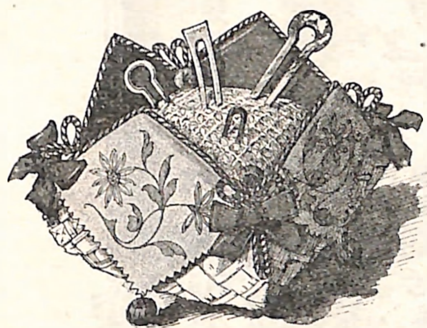
N° 9. Table drapée. — Les meubles de fantaisie sont à la mode. On fait pour les salons, les bureaux et les chambres à coucher, des tables entièrement couvertes d'étoffe; la peluche, les vieilles étoffes sont très employées pour cet usage.

Prenez une table en bois blanc avec étagère dans le bas; ces tables se font de toutes formes: carrées, ovales, en cœur, en trèfle; toutes ces formes sont jolies.

Vous étendez sur le bois une légère couche de colle forte liquide, et vous y placez l'étoffe que vous aurez préparée à l'avance exactement de la forme de la table que vous voulez couvrir.

Les pieds se recouvrent généralement en peluche; pour cacher le bord de l'étoffe, on y colle un galon ancien, en soie ou en or bruni; des nœuds et une draperie rendent toujours la table plus élégante.

N° 10. Ruché pour tour de cou, pouvant s'employer aussi pour garniture de bas de jupe. — Comme nous l'avons dit, les jupes de bal se garnissant volontiers de ruchés de mousseline de soie. Ces ruches, très faciles à confectionner soi-même, se font de mousseline de soie pliée en deux, c'est-à-dire, prise en double et froncée en serrant fortement ces fronces les unes contre les autres. Dans notre modèle on mélange encore à ce ruché de petites têtes de plumes placées au milieu, de distance en distance et faisant bord d'un côté.

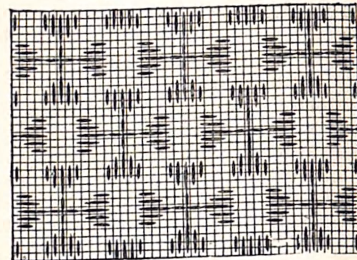


N° 6. — Panier ou peloto à épingles à cheveux (Voir l'exécution de la broderie N° 3).

N° 11. Dentelle en filet guipure. — La guipure sur filet sert à encadrer des rideaux, des voiles de fauteuil, des housses, des pelotes et tous les objets où l'on peut mettre de la dentelle. Cette guipure est plus légère que le crochet.

Notre modèle se fait au point d'esprit, avec des roues, et au point de reprise; le bord se fait au feston. On découpe ensuite, pour enlever le filet inutile, car on a toujours un ou deux rangs de filet en plus. Plus le filet est à mailles fines, plus le fil doit être fin. On se sert de fil de lin en écheveau, spécial pour ce travail.

N° 12. Dentelle au crochet. — On fait surtout des dentelles à grandes dents pour garnir des cols, des berthes de robes d'enfant. Notre modèle peut se faire plus haut, il suffit d'augmenter le nombre des étoiles qui se crochètent séparément, et que l'on rattache en faisant le dernier rang. Ces étoiles, comme on peut s'en rendre compte sur le dessin, sont très faciles à faire. On commence par un rond de 8 mailles en l'air; dans ce rond, on fait des demi-brides très près les unes des autres, pour le couvrir entièrement, puis deux rangs de 5 mailles en l'air, 1 demi-bride, etc.



N° 7. — Types de la broderie du N° 1.

Comme nous l'avons dit plus haut, cette dentelle peut se faire plus ou moins large en augmentant ou en diminuant les rangées d'étoiles.

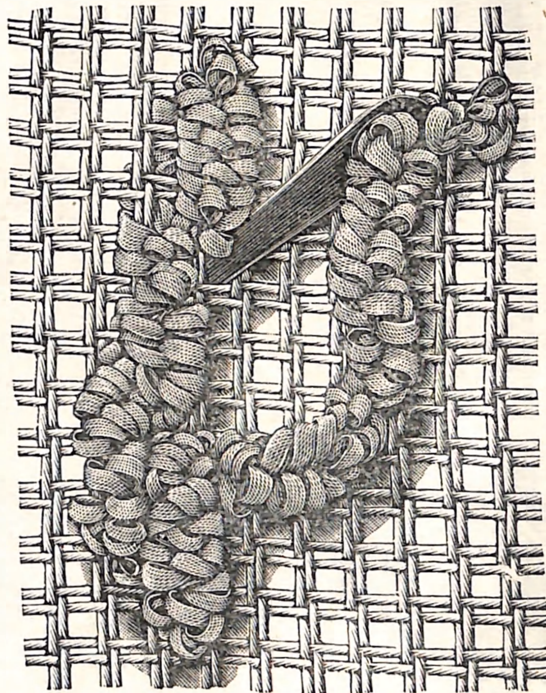
Exécutée en cordonnet de soie fin, de couleur, la dentelle n'en sera que d'un plus joli aspect et imitera mieux la guipure.

N° 13. Broderie de couleur servant à encadrer des nappes à thé. — L'usage de la broderie de couleur ne semble pas devoir disparaître de sitôt: pour le linge de table on fait pour cet usage des soies et des cotons de couleurs, résistant parfaitement au lavage. Pour broder facilement sur la toile, il suffit d'y bâtir soit de la mousseline claire ou du canevas, qui sert de guide en travaillant et fera compter plus facilement les points. Lorsque la broderie est terminée, on enlève le canevas en tirant tous les fils un à un. Il faut avoir soin de serrer les points, qui sans cela seraient trop lâches et perdraient de leur régularité, le canevas une fois enlevé.

N° 14. Bande au point de Hongrie. — Notre modèle de point de Hongrie représente une bande, que l'on peut répéter pour former des rayures, et s'en servir pour faire des chaises, des coussins. Le point de Hongrie est un fort joli travail, il se fait sur du canevas treillis sorte d'étamine, avec de la soie d'Alger; les rayures sont généralement ombrées, c'est-à-dire que l'on va du foncé au clair dans le même ton; il y a toujours de la soie loutre pour faire ressortir les nuances et les intercaler. Ainsi, on fait, par exemple, pour une rayure 6 rangs de bleu, du foncé jusqu'au plus pâle, puis un rang brodé de loutre, une rayure verte, puis une mauve et une vieux rouge, alternativement toujours dans le même ordre. Les trois rangs qui sont de chaque côté se font en travers, en prenant 6 fils en largeur au lieu de les prendre en hauteur, comme le milieu qui est fait sur 6 fils en long et un seulement sur la largeur.

N° 15. Broderie Richelieu. — La broderie Richelieu sert à orner le linge de maison et la lingerie fine; on l'exécute au point de feston, sur de la toile que l'on découpe pour enlever l'étoffe inutile en dehors du dessin. C'est pourquoi il faut observer que toujours le nœud, c'est-à-dire le bord du feston, soit du côté où l'on doit découper pour enlever l'étoffe.

Les brides qui remplissent les vides servent également à maintenir le dessin; elles se font en lançant des fils sur lesquels on revient, en festonnant sans prendre l'étoffe qui se trouve dessous, mais seulement les fils lancés, comme si l'on faisait une bride, l'étoffe qui est sous les brides devant être enlevée lorsque le travail est terminé.



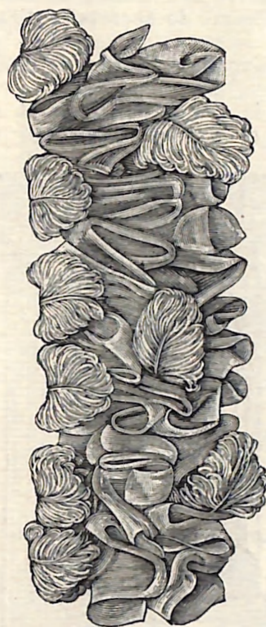
N° 8. — Exécution de la broderie du coussin N° 5.

Les picots du bord se vendent au mètre, si l'on ne veut pas les faire à l'aiguille; ils ne sont pas indispensables, c'est une difficulté pour le blanchissage.

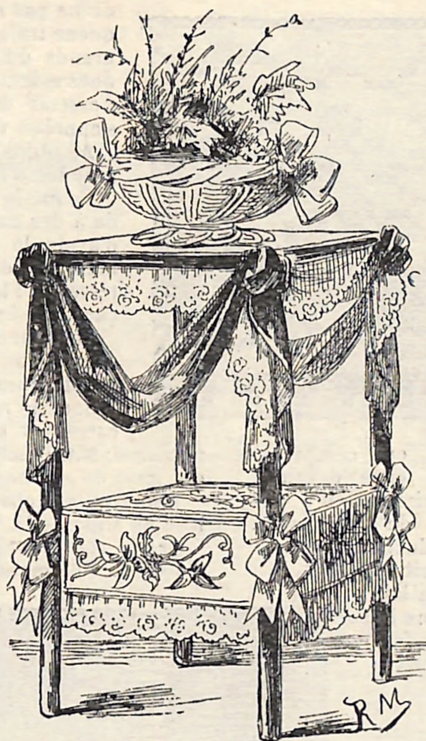
Notre modèle est fort joli pour garnir des taies d'oreiller.

N° 16. Modèle de tapisserie, pour chaise. — Ce dessin d tapisserie peut servir pour chaises légères et coussins : on l'exécute indistinctement sur du canevas, en faisant un fond écru, ou à fils tirés sur de la peluche, du satin ou du drap.

On emploie comme matériaux de la laine des Gobelins ou de la soie d'Alger ; sur le canevas, on se sert de laine de Hambourg. Les couleurs à employer sont toutes représentées par des signes différents : chaque signe représente une couleur ; le même signe va du foncé au clair, il n'y a qu'à suivre les indications de la légende. Voici du reste ces teintes : vert feuille myrte, cinq tons : le signe le plus pâle représente la nuance la plus pâle, et ainsi jusqu'au cinquième, qui est le foncé. Il en est de même pour toutes les autres teintes. Nos lectrices peuvent à volonté changer les teintes ; dans tous les cas, nos types les guideront pour la bonne exécution de la broderie et l'emplacement exact des teintes.



N° 10. — Ruché pour tour de cou, pouvant s'employer aussi pour garniture de bas de jupe.



N° 9. — Table drapée.

VARIÉTÉS

LES GRANDES DAMES DU TEMPS PASSÉ

La loi Salique punissait aussi sévèrement les injures envers une dame qu'un homicide prémédité ; ainsi, celui qui adressait à une femme quelque mot indécent payait une amende de cent quatre-vingt-sept sols et demi d'or.

L'action de serrer la main d'une dame, sans qu'elle y consentit, était punie de quinze sols d'or d'amende.

Celle de lui serrer le bras, de trente. L'action de toucher le sein, soixante. Et toujours en augmentant, à mesure que les libertés étaient plus grandes.

Sous ce régime féodal, ou plutôt du temps de Charlemagne, les abbesses bénissaient le lit nuptial des nouveaux mariés, qui ne pouvaient se coucher sans l'observance de cette coutume ; plus tard les curés furent seuls chargés de ce soin.

D'après la stricte observation des usages nobiliaires, il n'y avait que les femmes des chevaliers qui avaient le droit d'être appelées *Madame*.

Ainsi on voit, dans un acte de 1540, Jeanne de Foix, femme du comte de Laval, de la maison de Montmorency, qualifiée : *Mademoiselle de Laval*.

Anne Pot, femme de Guillaume, baron de Montmorency, n'était également appelée, après son mariage, que *Mademoiselle de Montmorency*.

Dans les courses de traîneaux les hommes de la cour menaient toutes les dames.

La reine et les princesses désignaient leurs conducteurs.

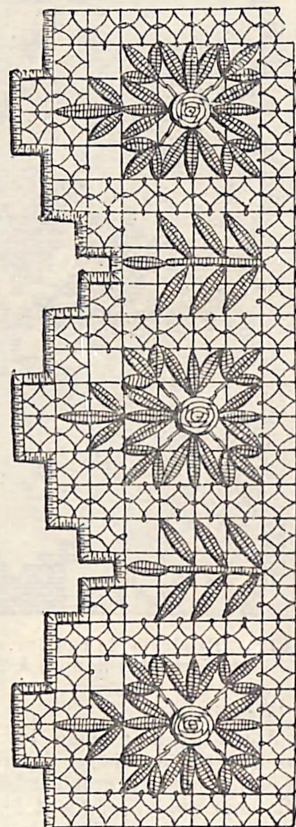
Les dames tiraient leurs noms au sort.

Si on présentait un objet quelconque à une princesse, l'usage voulait qu'on se dégantât.

Les dames jouant aux cartes avec la reine et les princesses, faisaient un salut de la main en donnant les cartes, et le répétaient jusqu'à ce qu'il leur fût donné l'invitation de le cesser.

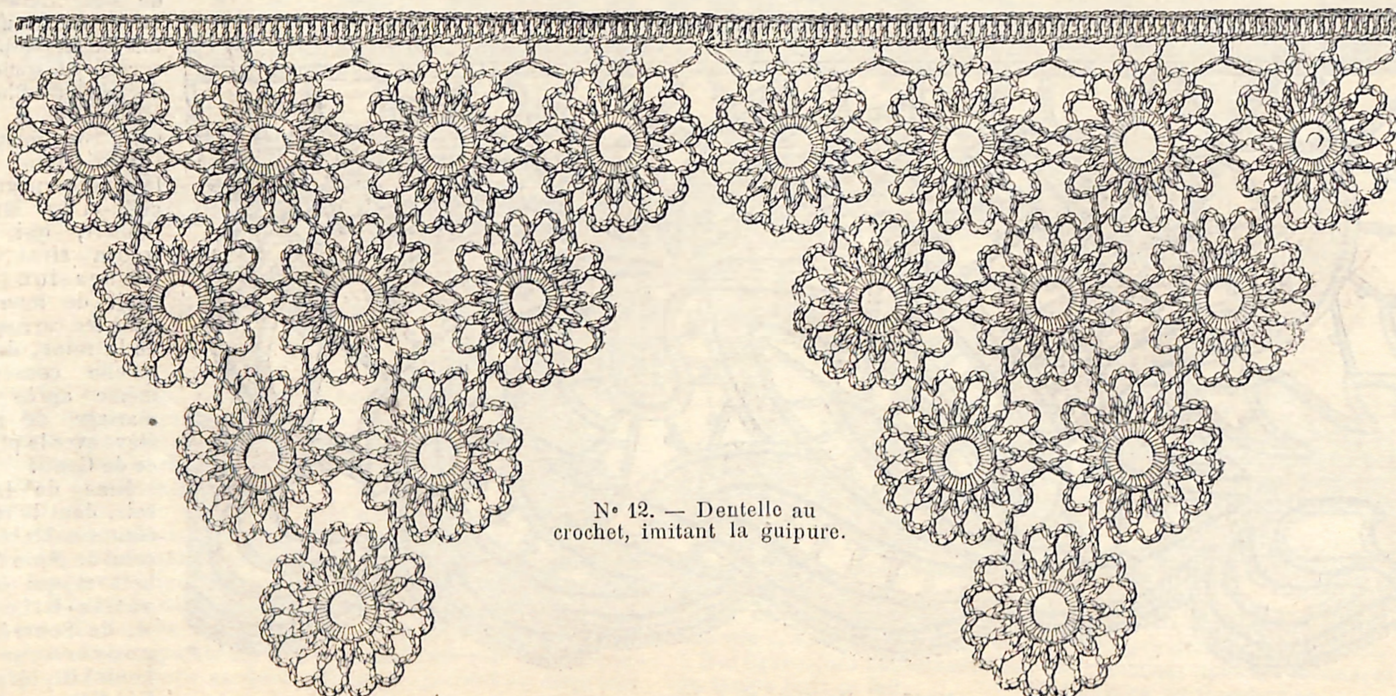
Si une princesse demandait à boire, le valet de chambre présentait le verre à la dame d'honneur, qui le présentait à la princesse, qui buvait tandis que toutes les dames présentes se levaient.

Les princesses se mariaient dans la chapelle de Versailles. Le soir du mariage, la reine donnait la chemise à la princesse. Celle-ci se déshabillait en présence de toutes les dames de la cour, ensuite elle se mettait au lit et l'on tirait les rideaux. Puis arrivait l'époux en robe de chambre, qui se couchait à son tour ; on tirait de nouveau les rideaux, le grand aumônier bénissait le lit. Et la cérémonie se terminait. Les princesses filles n'étaient jamais admises à y assister.

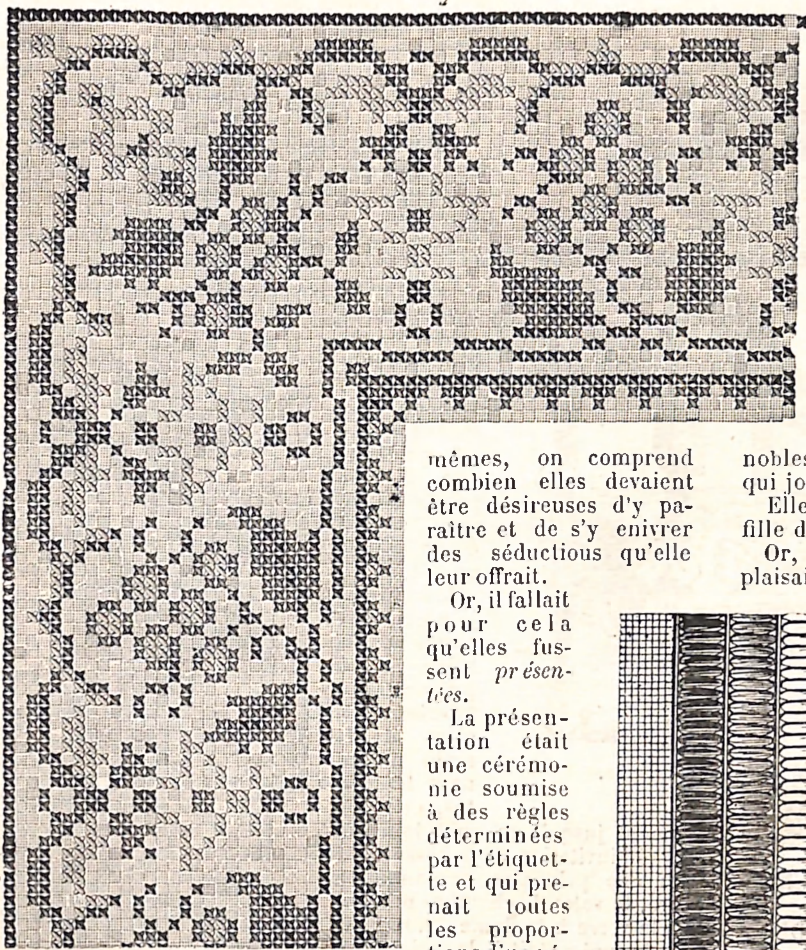


N° 11. — Dentelle en filet guipure.

Sous les derniers siècles, les dames nobles jouissaient à la cour de toutes les prérogatives que donnent la beauté, la jeunesse et la fortune ; des plaisirs nombreux naissaient chaque jour sur leurs pas. Elles étaient l'objet des plus délicates attentions de la part des gentilshommes qui la fréquentaient. Fêtées, recherchées, adulées par toute la fleur de l'aristocratie et quelquefois par les souverains eux-



N° 12. — Dentelle au crochet, imitant la guipure.



N° 13. — Broderie de couleur, servant à encadrer des nappes à thé.

mêmes, on comprend combien elles devaient être désireuses d'y paraître et de s'y enivrer des séductions qu'elle leur offrait.

Or, il fallait pour cela qu'elles fussent *présentées*.

La présentation était une cérémonie soumise à des règles déterminées par l'étiquette et qui prenait toutes les proportions d'un véritable événement dans la vie de celle qui la sollicitait.

« Après avoir attendu les ordres de Sa Majesté dans une pièce voisine, la nouvelle présentée était introduite dans le grand cabinet par les deux dames de la cour qui lui servaient de patronnesses. Le roi ne lui adressait pas toujours la parole, mais il faisait un signe paternel et gracieux, puis il embrassait la présentée sur une seule joue, si elle était simple femme de qualité, sur les deux quand elle était duchesse ou grande d'Espagne, ou qu'elle appartenait à une famille en possession héréditaire des honneurs du Louvre et du titre de cousin du roi. La dame, toujours accompagnée de ses introductrices, allait ensuite chez la reine, et s'inclinait profondément devant elle, en ayant l'air de s'agenouiller et de vouloir porter à ses lèvres le bas de la robe de Sa Majesté, qui s'empressait de la faire retomber par un léger coup d'éventail. La dame se retirait ensuite à reculons et tâchait de ne pas s'entortiller les pieds dans son manteau dont la queue traînait de six à huit aunes. Si elle était duchesse ou grande d'Espagne, avant de se retirer elle s'asseyait quelques minutes en présence de Sa Majesté ; ce privilège de s'asseoir devant la reine, dont elle jouissait à l'avenir, s'appelait vulgairement *avoir le tabouret.* »

Ajoutons que le droit du tabouret ne fut accordé aux grandes d'Espagne qu'en 1625.

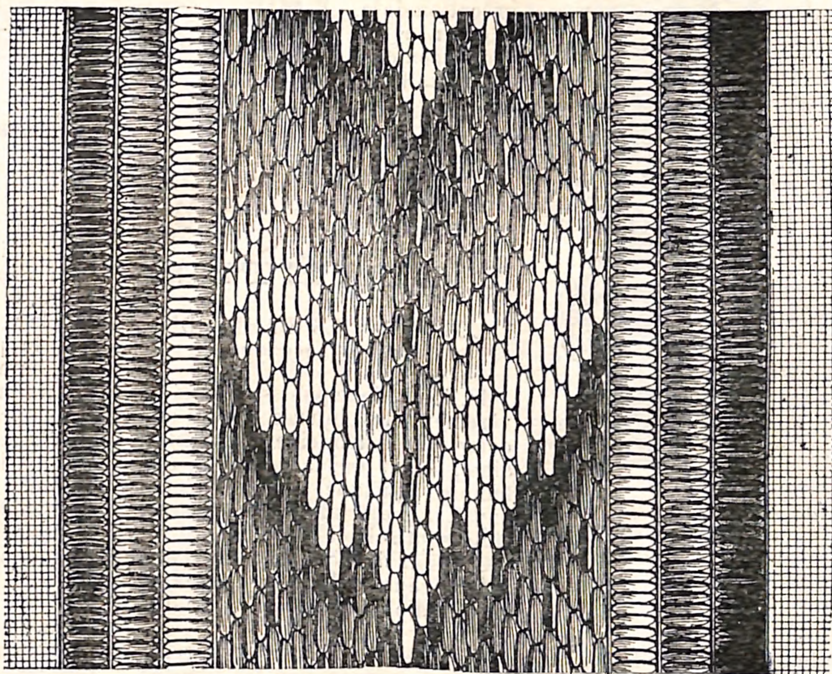
Ce fut la reine Anne d'Autriche qui, la première, accorda à des dames d'honneur n'étant pas duchesses, le droit d'avoir le tabouret. Les titulaires de ce droit furent la marquise de Sennecey, veuve de Beaufremont, et la comtesse de Fleix, sa fille, veuve de Grailli-Foix; elles en reçurent le brevet.

Les dames d'honneur avaient été instituées sous François Ier par Catherine de Médicis, qui les choisit au nombre de douze dans les plus grandes familles du royaume.

Sous le règne de Louis XIV, le droit de monter dans les carrosses de la reine était réservé aux dames de haute noblesse; Mme Colbert fut la première femme de secrétaire d'Etat qui jouit de cet honneur.

Elle avait été chargée par le roi de l'éducation de Mlle de Blois, fille de Mme de la Vallière.

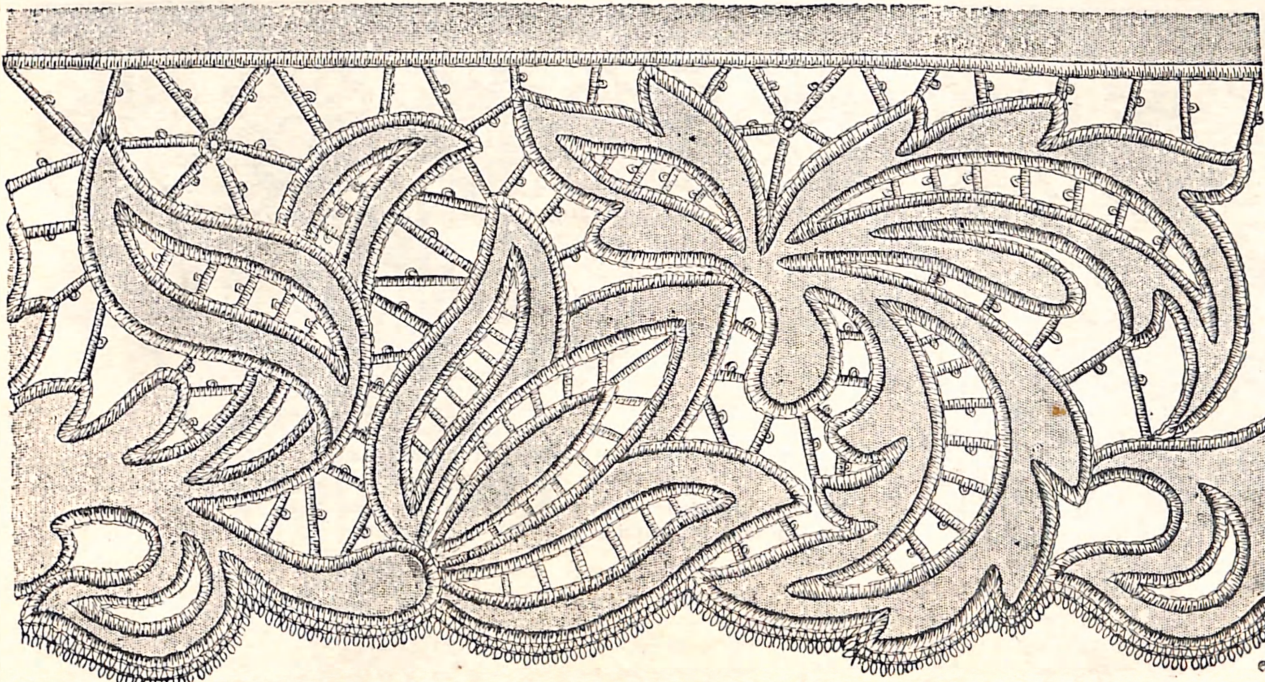
Or, la reine avait pris en affection la jeune personne et se plaisait à l'emmener aux promenades et aux collations qui se faisaient dans la forêt de Saint-Germain avec ses dames d'honneur.



N° 14. — Bande au point de Hongrie, pour ameublement, coussin, etc.

Quoique ces petites parties de plaisir fussent fort innocentes, la reine comprit qu'il n'était pas convenable que Mlle de Blois, devenue grande, se trouvât des demi-journées loin de la surveillance de Mme Colbert, et désirant toutefois ne pas se priver de la société de Mlle de Blois, elle sollicita du roi, son époux, l'autorisation de faire accompagner celle-ci par Mme Colbert, qui se trouva ainsi en possession du droit de monter dans les carrosses de la reine, droit qu'elle conserva même après le mariage de son élève avec le prince de Conti.

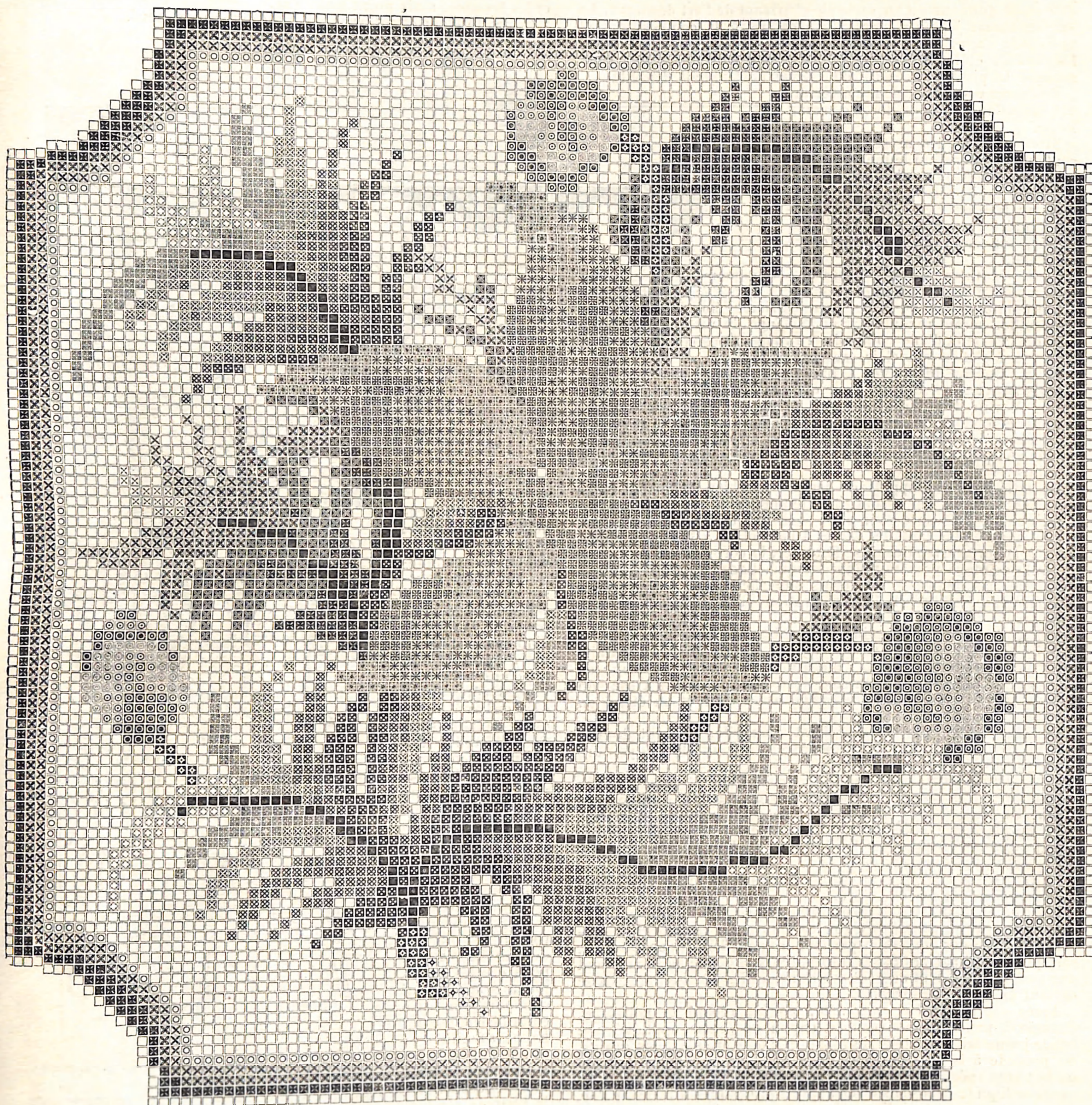
Mme de Louvois, dont le rang était semblable à celui de Mme Colbert et qui était petite-fille de M. de Souvré, le gouverneur de Louis XIII, humiliée d'être exclue-



N° 15. — Broderie Richelieu.

des carrosses, fit remontrer au roi par son mari qu'il était au moins juste de lui accorder la faveur dont il avait trouvé digne Mme Colbert, et Louis XIV finit par décider qu'à l'avenir les femmes des secrétaires d'État auraient ce privilège tant désiré.

Avant la régence du duc d'Orléans, les filles et les petites-filles de France avaient chacune une dame d'honneur et une dame de remplir. La duchesse de Berri se trouvant un jour au lever de sa belle-sœur, la duchesse de Bourgogne, et ayant manifesté le désir de s'affranchir de l'obligation de lui présenter la chemise, elle y fut contrainte par un ordre du roi. Louis XV exigea après son mariage que, lorsque la cour viendrait rendre hommage à la reine, toutes les dames titrées se tinssent debout.



N° 16. — Modèle de tapisserie pour chaise.

d'atours. Cet usage fut suivi jusqu'à ce que la duchesse de Berri en attachât quatre à sa personne.

L'exemple fut imité par la régente et sa sœur.

Les quatre dames nobles choisies par la duchesse de Berri prirent le titre de dames du palais.

C'étaient Mmes de Clermont, d'Armentières, de Beauvais et d'Aidée. Elles touchaient quatre mille livres de gages.

Bientôt les princesses du sang, désireuses de se donner des suivantes, engagèrent à leur service des dames nobles qui consentirent à prendre le titre de dame de compagnie.

L'honneur de donner la chemise à la reine ou aux princesses du sang était un droit appartenant à la personne présente la plus qualifiée, et en même temps un devoir qu'on ne pouvait se dispenser

La fille aînée du frère du roi s'appelait *Mademoiselle*.

Ce fut la fille de Gaston d'Orléans qui la première porta ce titre (avec le rang de petite-fille de France qui lui fut assigné par Louis XIII) jusqu'à sa mort, survenue en 1693, bien que *Monsieur*, frère de Louis XIV, eût des filles, dont l'aînée était aussi appelée *Mademoiselle*.

Il est vrai qu'en plusieurs occasions et afin d'éviter la confusion résultant de la similitude de titres, on appela la fille de Gaston la *grande Mademoiselle*.

Les actes de la cour donnèrent également à mademoiselle de Charolais, sœur du duc de Bourdon-Condé, ce titre de *Mademoiselle*.

Des équivoques nombreuses ont été commises dans les mémoires du temps pour ce fait.

H. Gourdon de Genouillac.

Arts d'Amateurs

N° 1. Coin de page (dessin de A. Rocher). — Rien n'est plus joli qu'une page d'album ornée d'un dessin artistique. Le modèle que nous donnons est un exemple charmant de l'art décoratif. Le chrysanthème japonais employé au centre de la composition est une étude d'après nature, utilisée sans modification : dans le haut, les feuilles et les fleurs sont à plat, selon leur silhouette, sans modelé. Le picot à l'extérieur du rinceau noir imite la dentelle.

Ce dessin peut servir pour couverture et l'exécution en frappe dorée en serait facile.

Si on veut mettre notre modèle en couleur, on préparera le fond du montant en application d'or jaune; les feuilles à droite seront de sépia et les filets au trait en bleu lumière. Le rinceau intérieur sera de terre de Sienne brûlée, sur fond noir, ivoire ou encre de Chine.

Le chrysanthème du milieu sera lavé de gomme-gutte; celui du bas en pourpre clair; ceux du second plan de même ton, additionné d'une pointe de bleu de Prusse pour exprimer l'éloignement. Enfin les feuilles seront rendues par un mélange de vert de vessie, de bleu de Prusse et d'une pointe d'ocre rouge. Tous ces tons seront employés à plat en lavis clair, sans aucun modelé.

N° 2. Dessus de coffret à bijoux, sur fond or, peint au vernis Martin. — Il faut, pour obtenir une belle exécution des vernis Martin dont les sujets sont peints à l'huile, que tous les apprêts et enduits de dessous soient appliqués au vernis gras ou à l'essence mêlée d'huile, et que les vernis à l'alcool ne soient employés que par-dessus la peinture, lorsque celle-ci est entièrement terminée.

De cette façon, les apprêts de dessous font bien réellement corps avec le bois ou autres, et sont parfaitement aptes à recevoir la peinture, qui s'y incorpore pour ainsi dire par une affinité absolue, tandis que si, plus tard, les vernis à l'alcool ou à l'essence appliqués à la surface venaient à se fendiller, le corps même du travail et de la peinture ne serait point attaqué. Dans ce cas, il suffirait de procéder à l'enlevage du vernis superficiel, par les procédés ordinaires, pour opérer la restauration et la réfection de vernissage.

Voici, d'après A. Recolin, la manière de procéder pour les enduits au blanc mêlés de vernis copal et la formule de cet enduit. On prend en parties égales : du blanc d'Espagne, du blanc de céruse et de l'ocre jaune finement pulvérisés et mêlés à sec; on délaye ensuite au vernis blond copal assez clair et on étend en couches minces.

Le blanc délayé au vernis séchant assez vite, on peut donner jusqu'à six couches par jour, et préparer ainsi un objet à peindre en deux jours.

Le praticien insiste pour que les couches d'apprêt quasi-liquides soient appliquées par tapotements, et non en couches lisses passées à plat au pinceau. Ce crépi obtenu de cette manière, ne laisse point de place aux bulles d'air qui pourraient le faire craqueler. Il va sans dire que chaque couche doit être appliquée lorsque la première est complètement sèche.

La plupart des travaux au vernis Martin reposent, comme dans notre modèle, sur un fond doré.

L'or, en effet, prête à l'exécution de la peinture de très grandes ressources, soit que, laissé dans son ton naturel, il permette des réserves pour certaines lumière et particulièrement dans les accessoires, soit que, vieilli par des glacis transparents, il donne au ton de fond une gamme grise dont on peut profiter pour les demi-teintes, en se servant de demi-pâtes légères.

Après avoir apprêté, rebouché, poncé, réparé le polissage, dégraissé, poncé de nouveau au tripoli de Venise, appliqué une teinte jaune faite de colle, de blanc et d'ocre et enlevé les grains, on procède à la pose de l'assiette à dorer ou au laquage à l'aide de la teinte spécialement préparée. L'assiette à dorer est une préparation liquide déposée sur les apprêts et destinée à recevoir l'or, ce qu'on nomme asseoir l'or : elle est opaque ou transparente; chaque doreur a sa préparation dont la base est toujours, pour l'assiette opaque : bol d'Arménie et sanguine broyés à l'eau, puis séchés et additionnés d'huile de lin; après on détrempe cette préparation à la colle de peau, au bain-marie, et l'on emploie le mélange à l'état tiède. L'assiette transparente est faite de térébenthine, de copal et d'essence; elle s'emploie à froid. Une excellente *mixtion à dorer*, qui ne laisse voir aucune soudure des feuilles d'or lorsqu'elle est bien préparée et bien employée, a pour base : ambre jaune, une livre; mastic en larmes, 250 gr.; bitume de Judée, 50 gr.; huile de lin grasse, 1 livre. Cette préparation s'éclaircit à l'essence de térébenthine.

Enfin, l'on se sert encore pour asseoir l'or de vernis gomme laque fait de 150 grammes de gomme laque dissoute dans un litre d'alcool; mais ce liquide, qui n'a ni consistance ni brillant, est improprement nommé vernis; il peut servir dans les apprêts de dorure pour dégraisser les couleurs à l'huile qui y sont employées et les disposer à recevoir la mixtion, mais, à notre avis, puisque c'est encore là une préparation maigre, on ne doit s'en servir que pour un travail pressé, de peu d'importance, comme les imitations et les bronzes, mais point pour l'or.

On frotte légèrement avec un linge fin, sec et neuf.



N° 1. — Coin de page (Dessin de E. Rocher).

Ensuite on procède à la dorure. Pour cela videz un cahier d'or en feuilles sur votre coussin ou palette à dorer, qui est, comme on sait, entourée d'un rempart de papier, ayant la forme d'une boîte dont un des côtés aurait été enlevé, afin qu'au moindre souffle les feuilles d'or ne s'envolent pas; mouillez votre ouvrage au pinceau avec de l'eau fraîche et pure et posez votre feuille d'or. Pour prendre aisément la feuille d'or et la transporter sur l'endroit à dorer, il faut préalablement passer le pinceau de blaireau plat aux poils écartés sur sa joue, de façon à lui communiquer une certaine chaleur qui happe la feuille d'or et la fait adhérer au pinceau juste le temps nécessaire au transport; puis on la fixe sur l'ouvrage avec le blaireau rond.

Le brun, assez rarement employé dans les vernis Martin, sauf pour les rinceaux en relief entourant un sujet, s'obtient au brunissoir en agate appelé dent de loup.

En terme de métier, on appelle *ramender*, l'opération qui consiste à réparer, compléter, vérifier en tous points les parties non dorées, les usures, les éraillures survenues au cours du travail : on procède de même que pour la dorure d'ensemble, en coupant au couteau sur le cousssin de petits morceaux de feuilles d'or. Enfin, l'on procédait autrefois à deux opérations finales qui consistaient à vermeillonner et mater, c'est-à-dire qu'on frottait les brunis de vermeil (laque transparente) pour lui donner de l'éclat, et l'or mat d'une colle légère dite à mater. Ces opérations ne sont plus en usage aujourd'hui.

Ors de diverses nuances. Lorsqu'on veut obtenir des ors de couleurs variées, on procède comme dessus pour les apprêts. Ici, au lieu d'appliquer un ton jaune, on assortit le ton qu'on met sous l'assiette à dorer, et celui de cette assiette elle-même au ton de l'or qu'on emploiera, et ce par l'addition d'un peu de couleur en poudre dans



N° 2. — Dessus de coffret à bijoux, sur fond or.

la couche du dernier apprêt. Si l'on veut imiter le ton des vieilles dorures, il suffit de passer sur l'or une fois posé et bien adhérent un vernis coloré au bitume : cette préparation se vend toute prête à l'emploi.

Telles sont les opérations de la dorure : mais, dans la pratique, l'amateur donnera le plus souvent ses fonds à dorer pour n'employer lui-même que les bronzes en poudre en imitation de dorure, et nous l'y engageons volontiers. L'emploi des bronzes présente, en effet, moins d'inconvénients en cet art qu'en tout autre, car, étant ensuite entièrement recouvert d'épais vernis, il est beaucoup moins sujet à verdir ou à se décolorer.

Il y a deux manières d'employer les bronzes : la première consiste à délayer le bronze dans le vernis Martin blanc et à l'appliquer au pinceau. Il en est de même du bronze liquide vendu en flacon et spécialement destiné à cet usage.

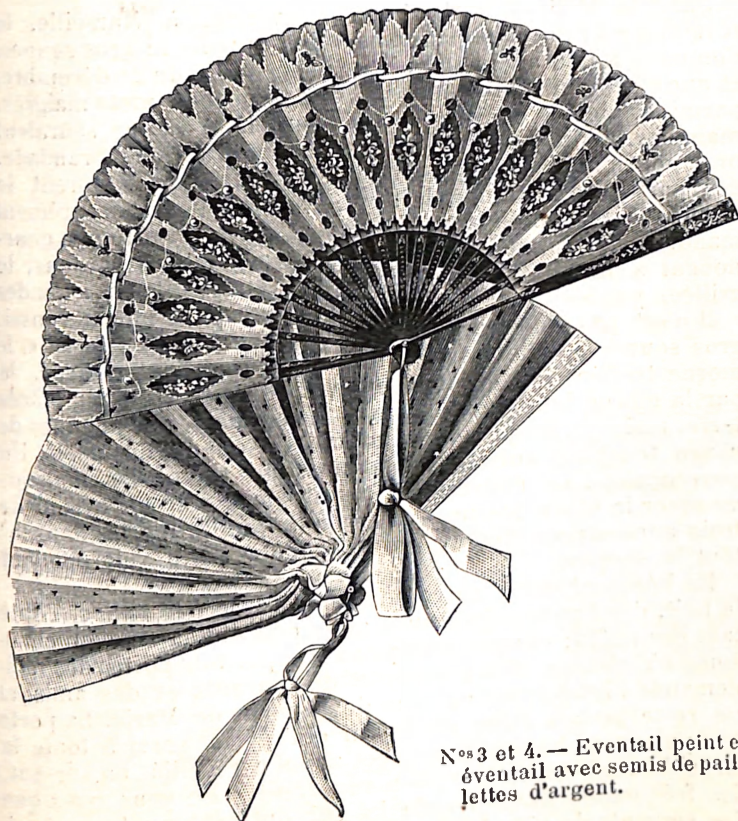
Les procédés employés et décrits plus haut sont à peu près ceux du XVIIIe siècle.

Nos 3 et 4. Eventails pour jeune fille. — Ces éventails se font en ruban. L'un est appliqué de petits bouquets peints, l'autre est semé de paillettes cousues sur de la gaze.

Le premier éventail est en soie mauve, le second en crêpe lisse avec paillettes d'argent.

N° 5. Petit vase en grandeur naturelle, à exécuter en émail peint. — Le camaïeu n'est autre chose qu'un dessin exécuté et modelé au pinceau, comme est en aquarelle la sépia ou l'encre de Chine, mais le camaïeu a la grande supériorité de supprimer les colorations de convention dans lesquelles on tombe presque toujours dans les peintures vitrifiables, et d'être de bon goût. Ces peintures s'exécutent dans tous les tons, depuis le carmin le plus tendre jusqu'au pourpre le plus brillant, au bleu le plus foncé et à l'iridium qui donne un si beau noir. Un point essentiel à observer c'est la correction du dessin.

Notre vase, avec ses chrysanthèmes de style japonais et sa forme, fait le plus joli effet.



Nos 3 et 4. — Eventail peint et éventail avec semis de paillettes d'argent.



Lectures d'Hier et d'Aujourd'hui.

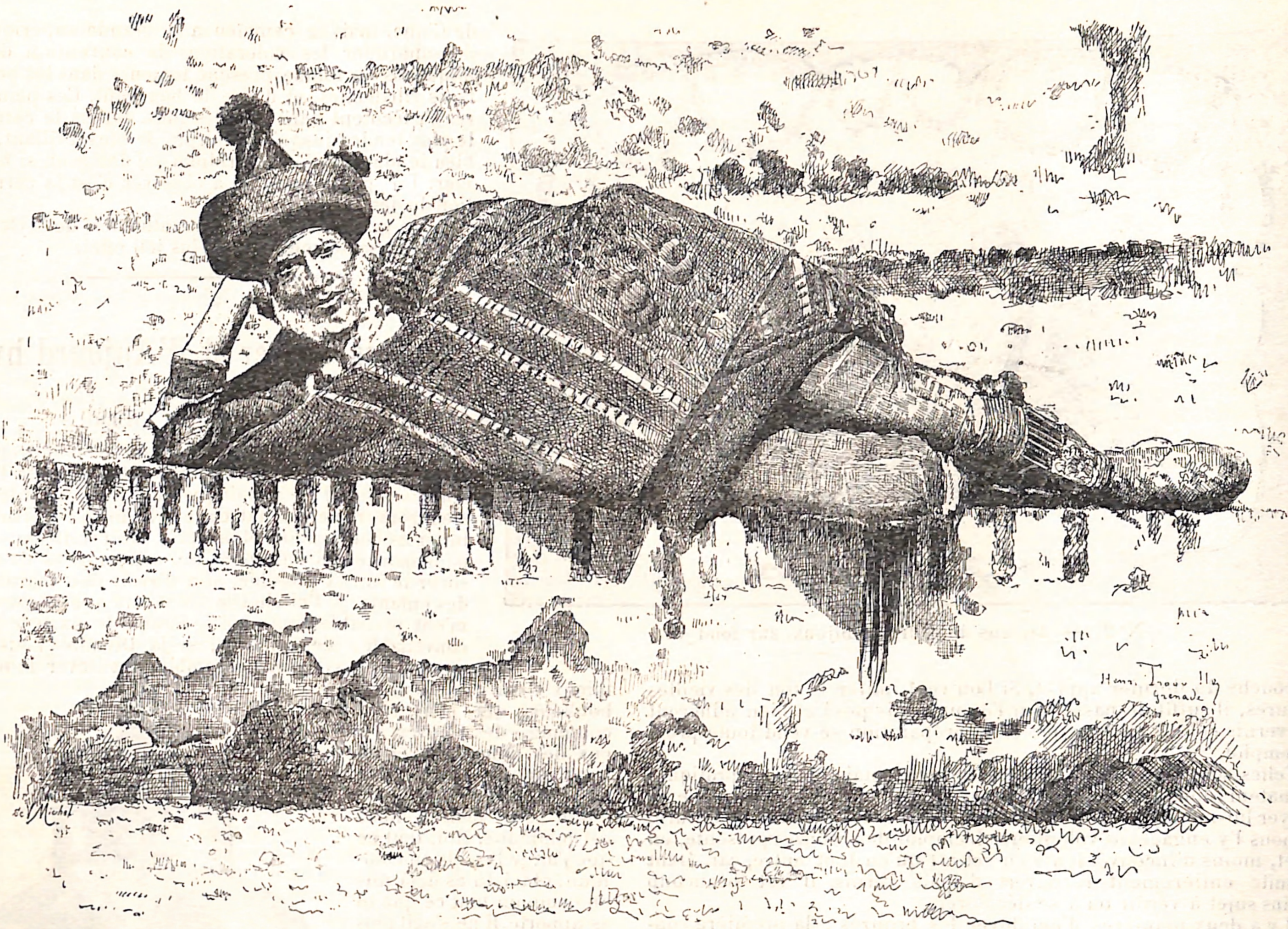
LE ROLE DE LA FEMME

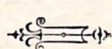
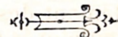
Dis-moi, femme, commences-tu à comprendre pourquoi je t'ai prise, et pourquoi tes parents t'ont donnée à moi ? Ce n'était pas qu'il nous fut difficile d'en trouver quelque autre ; Je suis sûre que toi même tu en es convaincue. Mais après avoir réfléchi, moi pour moi tes parents pour toi, aux moyens de s'assortir le mieux possible, afin d'avoir une maison et des enfants, je t'ai choisie, de même que tes parents m'ont probablement choisi, comme le parti le plus convenable. Mes enfants, si la Divinité nous en donne, nous aviserons ensemble à les élever de notre mieux : car c'est aussi un bonheur, qui nous sera commun, de trouver en eux des défenseurs et de bons appuis pour notre vieillesse. Mais dès aujourd'hui cette maison nous est commune. Moi, tout ce que j'ai, je le mets en commun, et toi, tu as déjà mis en commun tout ce que tu as apporté. Il ne s'agit plus de compter lequel de nous deux a fourni plus que l'autre, mais il faut bien se pénétrer de ceci, c'est que celui de nous deux qui gérera le mieux le bien commun fera l'apport le plus précieux. » A ces mots, Socrate, ma femme, me répondit : « Mais en quoi pourrais-je t'aider » ? De quoi suis-je capable ? Tout roule sur toi. Ma mère m'a dit que ma tâche est de me bien conduire. — Oui, femme par Jupiter! lui dis-je, et mon père aussi me disait la même chose ; mais il est du devoir d'un homme et d'une femme, qui se conduisent bien, de faire en sorte que ce qu'ils ont prospère au mieux et qu'il leur arrive en outre beaucoup de bien nouveaux par des moyens honnêtes et justes. — Mais en quoi vois-tu, me dit ma femme, que je puisse coopérer avec toi à l'accroissement de la maison? — Par Jupiter! répondis-je, ce pourquoi les dieux l'ont créé, et ce que la loi ratifie, essaye de le faire de ton mieux. — Qu'est-ce donc? reprit-elle. — Je crois, lui dis-je, que ce ne sont pas des choses de médiocre importance, ou l'on dira que dans la ruche, la mère abeille n'est occupée que des plus viles fonctions. Oui, il me semble que, soumise aux dessins de la Divinité, la mère abeille remplit des fonctions semblables aux tiennes. — Et quelles sont donc, dit ma femme, ces occupations de la mère abeille qui ressemblent à ce que j'ai à faire ? — Elle a, lui dis-je, à rester dans la ruche, et a ne point permettre aux abeilles de demeurer oisives; mais celles qu'elle doit envoyer au dehors, elle les fait sortir pour l'ouvrage. voit et reçois ce que chacune d'elle apporte, et conserve avec soin les provisions jusqu'au moment de s'en servir. Quand le temps d'en user est arrivé, elle fait à chaque abeille une distribution équitable.



N° 5. — Petit vase en grandeur naturelle à exécuter en émail peint.

(A suivre.)



 **CHRONIQUE DE SAISON** 

PARIS est en fête. On soupe, on réveillonne, on danse. Noël! le jour de l'An! les Rois!... la Trêve des confiseurs, en un mot!

Nous voilà bien loin des fêtes chrétiennes, des jeûnes par lesquels les fidèles se préparaient jadis à célébrer la venue du Messie, expiaient les gros et les petits péchés de l'année écoulée et se sanctifiaient pour les mois à venir.

Dans toutes les églises on a entendu, cette nuit de Noël, de véritables concerts spirituels, auxquels nos artistes les plus en renom prêtaient leur concours, et ce sont des doigts illustres qui ont fait résonner la voix puissante des orgues.

On conçoit donc que ce soit un régal pour le Parisien mélomane d'aller savourer dans le cadre mystique de la pompe catholique, dans l'atmosphère un peu grisante que fait la fumée de l'encens à nos grandes églises, à cette heure de nuit qui porte à la rêverie, le festin musical qui lui est offert gratuitement.

Aussi la foule encombre-t-elle nos églises, foule bizarre et singulièrement mêlée. Dans le haut se massent les vrais fidèles, ceux qui viennent, comme jadis les mages et les bergers, apporter leur tribut de reconnaissance au Sauveur dans la crèche. Plus bas, ce sont les curieux, les sceptiques et les flâneurs, ceux qui, avant de s'asseoir auprès d'une table somptueusement servie, viennent entendre Talazac ou Gaillard chantant quelque belle inspiration de Gounod, pour se délecter au ruissellement d'accords qui s'échappent des mains savantes de nos maîtres.

Bon nombre, parmi ces blasés, subissent malgré tout le charme de ces solennités religieuses. Une sorte d'émotion se révèle en eux. Affaire de nerfs, d'influence, de milieu. Quand a résonné la dernière note de l'orgue, ils se réveillent de cette demi-extase et courent au plaisir.

Le reste de la nuit s'achève dans une joyeuse fête, et le jour, qui commence tard cependant à cette époque de l'année, les surprend, les yeux plombés, le visage blême, regagnant leur demeure, grelottant comme des fiévreux.

Cette nuit-là, Paris n'éteint pas ses lumières. Tous les magasins où il se vend quelque comestible restent ouverts et regorgent de clients, car tout le monde réveillonne, le grand seigneur dans son hôtel, le portier dans sa loge, l'ouvrière dans sa mansarde, et il se fait un aussi grand débit de boudins de Nancy que de dindes truffées.

Du reste, le repas de la nuit de Noël est d'un usage universel.

Dans le Midi et surtout en Provence, à Marseille, le réveillon est remplacé par ce que l'on appelle le gros souper. Comme il a lieu avant minuit, dans la soirée du 24 décembre, et que c'est jour d'abstinence, il se compose de mets maigres, parmi lesquels il en est de traditionnels et qui ne sauraient manquer. L'un d'eux est la fameuse morue à la brandade, une gourmandise exquise dont les Parisiens ignorent le goût particulier, et qui, additionnée de truffes, est assurément le mets le plus délicieux que puisse rêver un estomac gourmand. A la brandade de morue on adjoint les cardons, le nougat à la croquante, un édifice construit en amandes grillées soudées par un caramel on ne peut mieux réussi.

Il n'est pas une famille riche ou pauvre qui ne fasse « le gros souper ». Chez ceux à qui la fortune tient rigueur, la morue truffée, les cardons et la croquante sont remplacés par la morue bouillie à l'huile et les anchois aux pommes de terre, mais on soupe quand même, on chante des noëls. Un usage touchant subsiste dans presque toutes les maisons provençales : au couvert du repas de Noël, on a soin de marquer la place des personnes de la famille mortes dans les trois années précédentes, et cette place reste vide pendant tout le souper.

En Périgord, une autre coutume a bravé le temps. Toute la nuit, des bandes de jeunes gens courent la ville en chantant des noëls; chaque groupe va frapper aux portes des maisons où chacun d'eux compte des parents et des amis, et demande l'hospitalité au nom de Jésus et de Marie. La porte ne reste jamais close et le vin clairet est servi à toute la troupe par les habitants que cet appel a réveillés en sursaut. Aussi le lendemain le violon regorge-t-il de gens ivres que les fréquentes libations de la nuit ont jeté sur le pavé, où les sergents de ville les ont trouvés dormant du lourd som-

meil de l'ivrogne. C'est là assurément une singulière façon de chanter les louanges du Sauveur du monde.

A Paris, le jour de l'An amène une invasion d'un autre genre, celle de la Cour des Miracles, non point des vrais miséreux pour lesquels, en un jour de fête et d'allégresse, on ne saurait avoir le cœur trop généreux, ni la main assez large, mais de tous les exploiteurs de la pitié publique, pour lesquels les gardiens de la paix se montrent exceptionnellement tolérants en ce jour de l'année. J'ai toujours soupçonné la police parisienne de vouloir ainsi donner à l'ensemble de la population qu'elle est chargée de sauvegarder, une leçon de haute philosophie, en lui montrant le tableau de toutes les plaies sociales et en l'invitant à se montrer miséricordieuse et prévoyante pour endiguer le flot des mécontents ou des révoltés.

Faisons donc la part des pauvres en ces jours heureux et donnons sans trop regarder quelle est la main qui se tend vers nous. Nous obéirons ainsi au vieil usage du Jour des Rois, ce seul jour où les monarques s'entendent partout acclamer et fêter. Votre allégresse en sera plus vive, sans nuage même, à moins que vous n'ayez la malencontreuse idée d'être auteur dramatique et de donner justement un soir d'Epiphanie, la première d'une pièce dans laquelle boirait une tête couronnée.

Il en est à qui cela porte malheur.

La tragédie de *Mithridate* fut représentée le jour des Rois: Mithridate, qui en est le héros, parut avec une coupe empoisonnée à la main, et après avoir délibéré quelque temps, il dit, en avalant le poison:

Mais c'est trop différer...

Un farceur acheva le vers en criant :

Le Roi boit! Le Roi boit!

Et tout le monde de rire devant Mithridate interloqué.

La même plaisanterie nuisit considérablement à la *Marianne*, de Voltaire; c'était aussi à l'époque des Rois; lorsque, au cinquième acte, la victime d'Hérode prend la coupe de poison, un plaisant du parterre s'écria : « La Reine boit! » Aussitôt les rires éclatèrent, à tel point que la représentation ne put être achevée.

Attention donc, Messieurs les auteurs dramatiques; le parterre n'existe plus guère, c'est vrai, mais il y a le *poulailler*, et la gaieté n'est pas encore morte en France, en dépit des krachs financiers et de la politique!

MAUD.

ÉCHOS FÉMININS

Combien vous faut-il d'heures de sommeil pour bien vous porter?

Un journaliste américain vient de faire une enquête à ce sujet, — qui me semble plutôt estival. Il a consulté Mme Adelina Patti, miss Susan Anthony, sir John Lubbock, etc. Ces divers personnages dorment neuf heures par jour et s'en trouvent fort bien.

Il faut espérer que nous serons prochainement édifiés, sur ce point, en ce qui concerne nos illustrations parisiennes.

❧

D'importantes modifications sont apportées en ce moment dans la nouvelle édition du livret de famille délivré par les mairies. Cette édition sera tirée à six cent mille exemplaires.

Elle comportera, outre l'état civil des époux et les douze cases réservées aux enfants, des instructions de l'Académie de médecine sur les bons soins à donner aux enfants du premier âge : l'allaitement naturel, l'allaitement artificiel, le sevrage; de l'hygiène générale, un extrait de la loi du 23 décembre 1874, relative à la protection des enfants du premier âge et des nourrissons, et un extrait de la loi du 27 février 1877, portant application de cette loi. Le nouveau livret comportera seize pages.

❧

La bienfaisance a des moyens dont l'ingéniosité est sans pareille.

L'œuvre parisienne des Vieux Corsets a fait école en Belgique. Un cercle charitable, qui déjà portait le joli nom de « Société du Denier des jardins d'enfants », vient d'ajouter une corde à sa lyre en créant l'*Œuvre de la vieille chaussure*.

« Pensant qu'on aurait tort de jeter ce qui paraît ne pouvoir être d'aucun usage, dit le manifeste, nous faisons appel à tous et réclamons, au nom de nos petits protégés, les vieilles chaussures usées, éculées, impropres à toutes réparations. L'usage que nous comptons en faire permettra de créer des ressources nouvelles. »

Suivent les adresses où sont reçues avec reconnaissance toutes les vieilles bottes, pantoufles et savates des généreux donateurs.

❧

Le droit à l'*interview*, dont on abusa tant pendant quelques années dans la presse de tous les pays, va être tranché par un jugement de cour en Angleterre.

Chez nous, la plupart des interviewés hostiles au genre récriminent un peu après la visite du reporter, épanchent leur bile dans quelque lettre qu'ils communiquent aux journaux. Et tout est dit.

Beaucoup plus pratique, M. Gilbert, auteur du livret du *Mikado*, opéra qui obtient un énorme succès en Angleterre, réclame à ses interviewers des dommages-intérêts.

Une femme de lettres ayant demandé une entrevue au librettiste, celui-ci l'accorda fort gracieusement; mais, quelques jours après, il réclamait à la dame une somme de vingt guinées « pour avoir perdu son temps » à causer avec elle. *Time is money*, comme vous savez.

La dame se rebiffa et s'engagea par une lettre ironique à ne plus parler de M. Gilbert de son vivant, se réservant pour le jour où l'article nécrologique et gratuit serait possible. M. Gilbert se fâcha et riposta par une lettre peu courtoise qu'il rendit publique.

Bref, un procès est né de cet incident et les juges vont être appelés à se prononcer sur la légitimité des prétentions de M. Gilbert.

Quel que soit leur verdict, nous le dédions par avance à M. Melchior de Vogüé.

❧

Les araignées malgaches — dans la langue du pays, *ba la bé* — produisent, quand on les attelle à un certain appareil assez lourd pour exiger d'elles un certain effort, une soie dont la résistance est comparable à celle du fil de cocon. Déjà Réaumur avait présenté, à l'Académie des sciences, un rapport sur une paire de mitaines faites avec de la soie d'araignée. Une autre paire de mitaines tissée avec la même substance fut offerte à l'impératrice Eugénie par les créoles de l'île Maurice.

❧

Nous avions déjà les femmes-facteurs, les femmes-architectes, les femmes-avocates et les doctoresses. Voici que les journaux d'outre-Manche nous annoncent l'apparition de la première femme commissaire-priseur!

Miss Kate Scott, qui vient d'inaugurer la série, est une très jolie blonde — paraît-il — âgée de *dix-neuf* ans à peine, et aussi active qu'intelligente.

Elle a déjà conduit à Newcastle, dans la salle de Byker Bridge, une dizaine de ventes, et, si nous en croyons nos confrères anglais, sous le regard à la fois perçant et doux de la jeune miss, le feu des enchères n'a pas langui. La nouvelle commissaire-priseur (?) de Newcastle obtient un grand succès de curiosité. Ses ventes sont très suivies et tous les objets qu'elle adjuge atteignent des prix assez élevés.

Qu'en pensent les confrères de miss Scott, nos voisins de l'Hôtel Drouot?

❧

Saviez-vous, mesdames, qu'il y a quelques jours, le professeur Celli, à l'ouverture des cours de l'Université de Rome, avait déploré l'absence totale d'établissements de bains publics dans la Ville Eternelle. Le fait, paraît-il, ne serait pas si rare qu'on le croit. La question a même donné lieu, dernièrement, à un incident comique.

Le conseil communal de la ville de Bois-le-Duc, en Hollande, qui compte 30.000 habitants, discutait sur l'urgence qu'il y avait à créer un établissement hydrothérapique. La majorité des conseillers se prononçait pour l'affirmative, quand un vieil édile de soixante-dix ans se leva pour protester contre une pareille innovation, donnant pour argument suprême qu'il n'avait « jamais pris de bain de sa vie et qu'il ne s'en portait pas plus mal! »

O nos illusions sur la propreté des intérieurs hollandais!

❧

Le législateur des îles Bermudes vient d'étendre au sexe féminin de ces Antilles anglaises le privilège de l'électorat.

La femme électeur est, du reste, à la mode chez tous les peuples et dans toutes les colonies anglo-saxonnes.

Cependant le législateur bermudois n'en est pas encore au suffrage universel; il fait un tri dans le beau sexe : les négresses ne lui paraissent pas devoir participer aux bienfaits de la mesure émancipatrice, et il a subordonné l'exercice du suffrage féminin à certaines conditions de capacité ou de propriété qui ont pour résultat d'exclure les noires du scrutin.

Scrutin bizarre, où l'on n'acceptera que les bulletins blancs!



Le Japon étant depuis un an au moins à l'ordre du jour, constatons avec un de nos confrères que le pays de Madame Chrysanthème s'européanise de plus en plus — au moins à la surface.

La maison impériale du Japon est aujourd'hui commandée par le prince-maréchal Rabeschima, assisté, dans les grandes occasions, par un Européen, M. de Mohl. On retrouve, en ce coin d'Extrême-Orient, tous les usages des cours occidentales: c'est ainsi qu'on va chercher les ambassadeurs en carrosse de gala, les jours de réception; les cochers et laquais sont poudrés à frimas, et leurs livrées sortent de chez un tailleur européen. Quant à la cuisine du Mikado, elle est apprêtée à la française, et les vins qui l'arrosent proviennent des meilleurs crus de notre pays. Après dîner, les hôtes du souverain jouent aux cartes, pendant qu'une fanfare militaire « fait entendre les meilleurs morceaux de son répertoire », suivant l'expression consacrée.

Une seule chose manque à la cour du Mikado : les théâtres. En effet, il n'existe encore à Tokio ni scène subventionnée, ni corps de ballet impérial, malgré la fondation récente, dans la capitale, d'un excellent Conservatoire, dirigé par des artistes d'Europe.

Patience! Le jour n'est sans doute pas loin où les Japonais pourront savourer à leur aise les douceurs de l'opérette.



La Saison Théâtrale

La répétition générale de *Frédégonde*, le nouveau drame lyrique de MM. Saint-Saëns et Guiraud, livret de M. L. Gallet a été donnée à l'Opéra en soirée de gala, au bénéfice des malades et blessés de Madagascar. Cette bonne œuvre lui a porté chance, et c'est un grand succès.

La reine d'Austrasie, Brunhilda est prisonnière dans son propre palais. Sur l'ordre de Chilpéric, à l'instigation de sa rivale Frédégonde, elle sera enfermée dans un couvent. Mais Mérowig que son père Chilpéric a chargé de la garder, s'éprend d'elle et tous les deux s'enfuient vers un village occupé par les Austrasiens, chez lesquels ils sont en sûreté.

Ils obtiennent par des menaces que l'évêque de Rouen bénisse leur union. Chilpéric envoie une armée contre son fils rebelle, qui, vaincu, est forcé de se réfugier dans un asile dépendant de la basilique de Saint-Martin.

L'ambitieuse Frédégonde, l'épouse de Chilpéric, l'engage à prononcer la déchéance de son fils, afin de donner le trône de Neustrie en héritage à ses propres enfants. Le roi se rend près de Mérowig et lui promet, s'il veut comparaître devant le tribunal des évêques, de s'en remettre au jugement de Dieu. Le fils accepte dans l'espoir du pardon; mais les évêques le condamnent au cloître et Mérowig, révolté contre cette sentence, se donne la mort d'un coup de poignard.

La partition commencée par Guiraud, a un grand caractère et est traversée d'un bout à l'autre par une grande inspiration musicale. C'est réellement fort beau. A la mort de ce compositeur, M. Saint-Saëns accepta la tâche d'achever le chef-d'œuvre tel que l'Opéra nous le présente aujourd'hui.

Nous aurons l'occasion de revenir sur les principaux morceaux de ce brillant drame lyrique et sur son interprétation par des artistes de premier ordre: Mmes Bréval et Héglon, MM. Alvarez, Renaud, Vaguet, Fourmets.

Les costumes sont très pittoresques: Chilpéric et Mérowig portent les cheveux longs; leurs soldats couverts de peaux de bête, sont armés de haches à deux tranchants. Les deux reines sont richement vêtues à la mode de ces temps barbares.

Le décor du premier et du 4e acte, par Chaperon, représente une salle du palais des Thermes avec une échappée sur le panorama de la Cité au VIe siècle.

Celui du second acte, dû à Carpezat, offre également une vue du vieux Lutèce, des jardins du palais Julien.

Au décor du 3e acte peint par Jambon nous admirons la vallée de la Seine avec une église de campagne près de Rouen et un clos de pommiers en fleurs. Le 5e acte nous ramène devant le panorama de la Seine dominé par une ruine romaine sur la hauteur. A droite, la basilique de Saint-Martin et l'asile qui en dépend.

***

Dans une charmante soirée chez la comtesse de Cesti, deux actes inédits : *Retard-Revue*, ont été joués par les auteurs devant un public des plus aristocratiques.

La maîtresse de la maison, en générale Booth, a magistralement conduit la revue avec le compère du Toupet, M. Raymond Vignat, MM. Édouard et Paul Aubé, Mlle de Serennes, exquise dans ses costumes de la voiture à vapeur et de la Bodinière, Mlles Betsy de Cesti en belle Espagnole, Desfeuilles en Parisienne, Mmes Fontaine en mine d'or, et Germaine de Cesti en théâtre symbolique, enfin MM. Paul et Roland de Cesti en Casino de Paris et en élève des frères Isola.

Après la représentation, on a dansé presque jusqu'au jour.

***

Le *Capitole*, opéra-bouffe en 3 actes, de MM. Ferrier et Clairville, obtient un grand succès au théâtre des Nouveautés. Le livret est original et spirituel, mais il ne saurait, mesdames, vous être raconté qu'en latin; cette langue, vous le savez, « brave l'honnêteté ». La scène se passe près de Rome, 180 ans avant Jésus-Christ, d'abord dans une belle villa dont les murs sont ornés de fresques; puis dans l'appartement privé d'une patricienne, d'où l'on aperçoit la campagne romaine; enfin dans les jardins de cette villa du consul Cornelius.

La musique de M. Serpette est agréable; on ne songe même pas à lui reprocher quelques réminiscences, car on y trouve de jolis motifs; les couplets : *Va, m'a-t il dit, mon fidèle Narcisse..., — Ah! soupirait le joueur de flûte.... — Je rentre à son de trompe...*, — et le chœur: *Courez, fuseaux...*

L'interprétation est excellente. Mme Jane Pierny, de plus en plus jolie, possède une voix claire et juste. Mlle Aubert se fait remarquer par sa gracieuse beauté. MM. Germain, Tarride et Guyon sont d'une drôlerie irrésistible.

***

Au théâtre de la Porte-Saint-Martin, *Fanfan la Tulipe*, drame en 7 actes, de M. Paul Meurice, a été l'objet d'une excellente reprise avec M. Coquelin dans le rôle de Fanfan. Bien qu'il n'ait pas précisément le physique d'un jeune garde-française, il est impossible de déployer un talent plus varié, plus merveilleux. Cet artiste en montre même trop; on voudrait lui voir plus de diable au corps et de gaieté folâtre. Mélingue était meilleur et montait mieux à cheval.

Mme Sisos est une gracieuse et agréable marquise de Pompadour, ravissante au second acte, en petite bourgeoise Louis XV, avec son costume en étoffe fleurie, aux basques crénelées et gaine rubis, aux manches en taffetas glacé orné de zibeline. Et elle est délicieuse encore, au troisième acte, dans une robe de gala en brocart blanc brodé et ciselé d'argent, ainsi que dans son costume du cinquième : robe satin antique gris tourterelle, avec manches améthyste. Enfin, en costume d'Armide, mousseline rose nacrée, étincelant d'argent.

Une des scènes les plus exquises du théâtre contemporain est celle du premier tableau où M. Coquelin offre des pommes d'un verger à Mme Sisos, venue sous le déguisement d'une marchande parisienne. Cette dînette rustique offre un charme délicieux de simplicité.

Mlle Yves Rolland porte une robe Watteau, en taffetas gris antique, avec petite capuche en taffetas noir, pour jouer Blanche de Rosel.

Au troisième acte, elle arbore une robe de satin ibis, corsage Louis XV, velours corail, incrusté d'argent; au quatrième, une robe d'intérieur s'ouvrant sur dessous rose.

Mlle Luce Collas, très gentille dans une robe bergère à bouquets est une séduisante Guillemette.

***

Le théâtre de l'Œuvre a représenté l'*Anneau de la Çakuntala*, comédie du poète oriental Kalidaça, traduite de l'hindou par M. Hérold. Le roi chassant dans une forêt y rencontre trois jeunes filles parmi lesquelles est Çakuntala qui fait naïvement part à ses compagnes de son admiration pour le souverain. Il est doucement ému d'avoir, caché derrière les arbres, surpris ce tendre aveu de la vierge; il l'aborde et lui remet son anneau en la priant de venir dans son palais où il l'épousera.

Tandis que Çakuntala, tout à son rêve de bonheur futur, s'isole au point de ne pas même entendre la prière d'un ascète vagabond qui lui demandait l'hospitalité, elle est maudite par cet homme. Le roi ne la reconnaîtra pas à moins qu'elle ne lui montre l'anneau qu'il lui mit au doigt. Ce bijou, elle l'a perdu en se baignant; et, lorsqu'elle arrive à la cour, voilée de blanc, elle ne peut se faire reconnaître. Elle se dévoile et celui qu'elle aime ne se souvient même plus de l'avoir jamais vue. Sans un pêcheur qui retrouve l'anneau de pierreries dans le ventre d'un poisson, ce qui rend la mémoire au roi, la pauvrette aurait été honteusement chassée et accusée d'imposture.

Ce conte qui tient beaucoup de la féerie, a été gentiment interprété sur la scène de la rue Boudreau.

Le prochain spectacle de l'œuvre se composera de *Broceliane* et d'un drame suédois *Une mère*.

***

Nous pouvons enfin annoncer l'ouverture du théâtre des Folies-Marigny en raison de l'importance de la revue, les *Cordonniers*, l'opéra-comique de MM. Paul Bonhomme et Emile Delaunay, musique de M. Th. Hirlemann, qui devait accompagner sur l'affiche le *Dernier des Marigny*, passera en second spectacle.

***

Les représentations du théâtre Robert-Houdin, direction de M. Méliès, sont très suivies.

***

La direction du cirque Fernando vient de renouveler presque entièrement sa troupe ; parmi les nouveaux débuts les plus intéressants, signalons : des éléphants présentés en liberté par le captain Curlay, miss Lucia, écuyère, M. Périer, contorsionniste, Mlle Jeanne, écuyère en grande vitesse, le jockey Henry, la señora Flore et plusieurs clowns.

A. de Mandre.



FLEUR DE NEIGE

PAR

Mme la Princesse OLGA CANTACUZÈNE-ALTIERI

VI

(Suite.)

Par qui l'avez-vous su ?

— Par une personne qui m'a tant parlé de vous, que je suis inexcusable de ne vous avoir pas reconnue au premier coup d'œil; par... — Il s'arrêta, réfléchit et reprit :

— Non, je ferai mieux de ne pas vous dire cela ; pas encore.

Il eut un étrange sourire qui éclaira tout son visage, et lui donna une douceur infinie.

— Par une personne qui m'est bien chère, reprit-il très bas.

Elle n'osa pas l'interroger. — Elle était insatiable de l'entendre parler de son pays.

— Parlez moi d'Elfenholm, dit-elle ; racontez-moi votre vie !

Il lui fit le récit de son enfance, de ses premiers rêves d'adolescent, du premier éveil de ce talent qui avait été un tourment pour lui, jusqu'au jour où il avait pu lui consacrer sa vie, surmontant toutes les difficultés matérielles, brisant tous les obstacles. Il lui parla de ses études à Stockholm, de son travail opiniâtre, de son ambition toujours croissante, de sa réputation naissante, qui lui avait permis d'entreprendre un premier voyage en Allemagne.

Puis le succès l'avait enhardi : il avait été en Italie, et son voyage s'était terminé par son triomphe de l'hiver précédent à Paris.

Il parlait de lui sans fausse modestie, et la conscience qu'il avait de son talent s'affirmait avec une certaine assurance qui aurait ressemblé à de la vanité, si le succès incontestable n'était venu confirmer son opinion personnelle. Il parlait de son talent comme il l'aurait fait de celui d'un autre.

Erica l'écoutait avec un plaisir sans mélange. Chacune de ses paroles éveillait en elle un écho endormi. Elle le regardait avec une sorte de curiosité attendrie, comme elle eût pu regarder un frère retrouvé par hasard après une longue séparation. Elle éprouvait, pour la première fois de sa vie, ce sentiment si doux qu'elle n'avait jamais connu; il lui semblait se retrouver en famille.

— J'ai toujours été protégé d'une manière spéciale, disait l'artiste... Le succès a couronné tous mes efforts, la sympathie est toujours venue au-devant de moi ; si l'amour-propre a été pleinement satisfait chez moi, le cœur aussi a eu... Mais je vous dirai cela un autre jour, madame la duchesse.

Elle eut un imperceptible mouvement de sourcils.

— Ne m'appelez pas ainsi, dit-elle ; appelez-moi comme autrefois, à Elfenholm. — Elle aurait voulu oublier son mariage, Philippe, Bellevue, toutes ces tristes années de sa jeunesse, redevenir l'enfant d'autrefois, recommencer une autre vie.

— Comtesse Erica ? dit-il; je ne demande pas mieux. Et tenez ! c'est comme autrefois.

Il lui tendit la jatte de lait chaud et mousseux que la fermière avait déposée auprès d'eux.

— Vous rappelez-vous? Nous allions ainsi boire du lait tout au bout de la forêt. Il y avait là, dans une ferme, un vieux daim apprivoisé qui venait manger dans notre main !

— Oui, nous lui tressions des couronnes de genêts et de roses sauvages. Oh ! ces genêts ! quand ils étaient en fleurs, quel parfum ! vous en souvenez-vous ?

— Et les flûtes que je vous taillais dans des branches de sureau, au lieu d'aller à l'école... Le vieux maître m'a surpris un jour. J'allais être puni d'importance. Il vous a suffi de vous montrer pour obtenir ma grâce. On ne refusait rien à la petite comtesse Erica.

Elle riait.

— Et la neige ! dit-elle ; et cette route qui menait à la maison de votre père !... — Que de fois nous l'avons parcourue jadis, joyeusement emportés par un traîneau dont les clochettes mêlaient leur tintement à nos voix. Cette route ! je m'en souviens si bien ! Je suis sûre que je la retrouverais toute seule, et que, sans me tromper d'un tournant, j'irais frapper à la porte de votre maison.

Elle soupira.

— Il faut rentrer maintenant. Quel dommage ! Nous étions si bien ici ! Nous reviendrons demain, n'est-ce pas !

Elle reprit le chemin de la falaise. Elle fredonnait sans s'en apercevoir, uniquement parce que son cœur était joyeux. Peu à peu elle éleva la voix. Il fit comme elle, l'accompagnant à la tierce, en sourdine. Ils marchaient lentement, la tête levée, les cheveux au vent. Il lui tendit la main, pour l'aider à franchir un passage pierreux. Elle continua à marcher ainsi, sans quitter cette main, battant la mesure, comme font les enfants quand ils chantent une ronde.

— Il faut nous taire, dit-elle en riant, quand ils furent arrivés à l'entrée du village; on nous prendrait pour des écoliers en vacances. Voyez-vous, là-bas, tout au bout de la plage, cette petite maison qu'entoure un jardin dans lequel rien ne veut fleurir, mais que j'aime parce qu'il descend jusqu'à la mer. C'est là que je demeure. Venez m'y trouver ce soir, et, si vous le voulez bien, nous y ferons de la musique ensemble.

Il s'inclina.

Philippe, la montre à la main, attendait Erica dans la salle à manger, où le déjeuner, servi ponctuellement à l'heure, refroidissait sur la table. Il était visiblement contrarié, et ne sut pas le dissimuler quand elle entra, son chapeau de paille à la main, rouge de plaisir, le regard animé, les lèvres souriantes, le flot doré de ses cheveux en désordre s'échappant sur sa nuque et ses épaules.

— Ma chère amie, dit-il de son ton le plus mesuré, je suis désolé de devoir vous faire une petite observation. L'heure du déjeuner a sonné depuis longtemps. Je devrais peut-être passer ce retard sous silence : voici la première

fois que vous manquez d'exactitude. Mais, pressé de travail comme je le suis en ce moment, chaque minute a pour moi une importance très grande. Je viens de perdre trois quarts d'heure à vous attendre.

Hier, elle aurait baissé la tête et aurait peut-être senti des larmes lui remplir les yeux. Aujourd'hui, tout était changé.

Elle s'approcha de Philippe, passa timidement son bras autour de son cou, et, l'inclinant vers elle par un geste plein de pudique tendresse, posa un baiser sur son front. Il reçut cette modeste caresse avec cette indifférence que donne à la longue l'habitude de la possession.

— Ne vous fâchez pas, — dit elle doucement. J'ai eu tort de me mettre en retard, mais si vous saviez comme je suis heureuse! Je viens de retrouver un ami d'enfance, le fils d'un garde-chasse de mon père, devenu un grand artiste, et, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, il viendra ce soir faire de la musique avec moi...

Elle dit cela avec une déférence touchante.

Il répondit peu gracieusement :

— J'en suis bien aise!

Elle se hâta de dire :

— J'aurai bien soin de fermer la porte du salon. Le bruit ne montera pas jusqu'à vous; nous ne vous dérangerons pas.

Quand Thadeus se présenta chez elle, le soir, à l'heure où le soleil venait de disparaître au fond de la mer, Philippe, qui avait l'habitude de se remettre au travail aussitôt que les lampes étaient allumées, salua le musicien dont il distinguait à peine les traits dans l'ombre du crépuscule, et, sans même lui adresser une parole, quitta le salon.

— Je ne suis pas venu seul,... dit Thadeus à Erica. — Voyez! Je vous amène mon meilleur ami. Je tiens à ce que vous fassiez connaissance avec lui.

Il retira son violon de la boîte qui le renfermait, et, le caressant de la main tendrement, comme s'il eût été un être doué de sensibilité, il le déposa sur les genoux de la jeune femme.

— Demandez-lui son histoire, dit-il. Regardez-le bien. Il vous la racontera lui-même. Voyez, sous la signature, ces deux dates : 1711-1811, Crémone et Lucques. La première fut tracée par Stradivarius, la seconde par Paganini, à qui il a appartenu. Il est unique au monde. Et je l'aime! je l'aime! j'ai juré qu'il mourrait avec moi et que je le briserais avant de rendre mon dernier soupir. C'est affreux, n'est-ce pas? c'est du vandalisme, de la folie. Mais nous sommes tous un peu fous, nous autres, les artistes, et nous le sommes doublement, nous qui descendons des héros de l'Edda. Il n'est pas encore à moi, mon stradivarius, pas encore... Je n'étais pas assez riche pour le payer..., on me l'a prêté. Il y a là encore une autre histoire. Celle-là, c'est la mienne, l'histoire intime, celle dont les journaux illustrés n'ont pas pu pénétrer le mystère, malgré leurs ingénieuses inventions. Il vous la confiera un jour; mais, moi, je n'ai pas le droit de vous la raconter... pas encore... pas encore...

Il souriait, avec cette même expression de tendresse émue qu'elle avait déjà surprise dans son regard.

Elle ne voulut pas l'interrompre. Elle s'assit au piano. Elle chanta avec cette pureté de timbre, cette perfection de tonalité qui faisait de sa voix l'instrument le plus admirable qu'une créature humaine puisse avoir à son service.

Quand elle eut fini, elle se retourna vers lui. Il se taisait, hésitant, presque mécontent.

— Qu'y a-t-il? — demanda-t-elle. Parlez franchement. Vous savez que je n'ai reçu d'autre instruction musicale que celle qui se donne au couvent. Elle se borne à apprendre à chanter en mesure et sans fausses notes. Je sais bien qu'en dehors de cela, il me reste tout à apprendre.

— C'est vrai, dit-il, comme se parlant à lui même; vous avez raison : il vous reste tout à apprendre; tout ce qui ne s'enseigne pas, ou du moins tout ce qu'un maître souverain...

Il s'arrêta brusquement, et, changeant de ton, il dit vivement :

— Comtesse Erica, vous ne savez pas ce que c'est que la passion : vous n'avez jamais aimé!

Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux.

Quand Thadeus rentra chez lui, toutes les lumières du paisible petit village étaient éteintes depuis longtemps.

Le lendemain, de grand matin, il reprenait avec Erica le chemin de la ferme, où les attendait le pain chaud promis la veille. Puis il revint le soir chez elle, et ils projetèrent une promenade en mer pour le jour suivant.

Ils prirent ainsi l'habitude de se voir tous les jours. Chaque soir, ils se quittaient un peu plus tard que la veille; chaque matin, ils se retrouvaient à l'aube naissante, très peu d'heures après s'être quittés.

Ils s'avançaient heureux, insouciants, innocents, comme deux enfants, dans cette route toute semée des fleurs les plus suaves et les plus pures, qui s'était ouverte devant eux.

Auprès de Thadeus, Erica n'éprouvait ni ce sentiment de pénible crainte qui la glaçait en présence de Philippe, ni la vague terreur que lui avait inspirée Gaston de Ressy. Il ne lui parlait jamais de ses sentiments envers elle, ne lui témoignait que la plus cordiale amitié. Elle était toujours pour lui Erica Nievenstiern, la petite fille avec laquelle il avait joué jadis dans cette absolue liberté des champs, qui établit si vite une fraternelle intimité entre deux enfants du même âge. Ils se traitaient un peu comme frère et sœur; les distinctions sociales s'effaçaient. Erica s'abandonnait sans restriction à ce bonheur, tout nouveau pour elle, de sentir son cœur et son esprit en communauté parfaite d'idées, de souvenirs et d'affections. Elle était heureuse comme l'avait été Ève dans l'Éden, avant que son âme eût soupçonné l'existence du mal. Ses yeux innocents ne voyaient que le ciel bleu qui lui souriait, la lumière qui l'inondait de ses rayons, les fleurs sans tache qui naissaient sous ses pas. Aucune arrière-pensée d'un danger possible ne venait la troubler, dans ce paradis terrestre où tout lui semblait être pureté, poésie, art, fraternelle tendresse.

Le nom de Philippe n'était presque jamais prononcé entre eux, non pas volontairement et de parti pris, mais simplement parce qu'elle ne pensait jamais à lui et oubliait son existence quand elle se trouvait auprès de Thadeus. Dans cette vie nouvelle, qui avait commencé pour elle le jour de sa rencontre avec l'artiste, Philippe n'avait sa place marquée nulle part. Elle ne pensa pas un instant à lui faire un mystère de ses promenades quotidiennes. Elle était simplement trop absorbée pour songer à lui en parler; lui, trop occupé pour penser à l'interroger.

(A suivre.)



LE CABINET DE TOILETTE, par Lenthéric, *Parfumeur,*

245, Rue Saint-Honoré, PARIS



LA JEUNE FILLE

Oh! oh! c'est tout à fait sérieux, car nous sommes à l'époque où la fleur s'épanouit, et il ne faudrait pas, par un manque de soins ou par des soins mal compris et mal dirigés, flétrir la pure corolle, c'est-à-dire la beauté naissante, que nous devons au contraire favoriser de tout notre pouvoir.

La chevelure — longue comme un manteau de roi — a dit le poète, mérite les plus grandes précautions. Nous lui consacrerons un flacon de Lotion Lenthéric et un flacon de ce Shampoing dont il a le secret. Pour les mains, qui doivent être douces et blanches, un savon préparé par le parfumeur mondain et une boîte de Pâte Souveraine.

Et les dents qui sont avec les cheveux la plus belle parure de la femme? L'Eau dentifrice et la Pâte dentifrice de Lenthéric les garantiront de tout danger.

Pour la toilette en général, le flacon obligé de bonne Eau de Cologne, garantie pure par Lenthéric et dont sa Poudre de toilette complètera les bienfaisants effets. Pour le teint, la Rosée Orkilia suave et délicate.

A Travers Champs.

Que deviendra la formule: « Paris, paradis des femmes et enfer des chevaux »? si M. Lépine accorde l'autorisation que sollicite de lui M. Roger?

Ce dernier, constructeur de voitures automobiles, vient d'adresser à la préfecture de police une demande à l'effet d'être autorisé à mettre en circulation dans Paris une voiture automobile qui transporterait le voyageur au tarif des fiacres ordinaires.

M. Roger fait ressortir l'attrait du nouveau système pour le public et son entière sécurité.

Il demande aussi qu'on veuille bien lui indiquer des places de stationnement, car, si l'essai réussissait, un grand nombre de fiacres automobiles seraient mis en service immédiatement pour répondre aux premiers besoins de la clientèle parisienne.

Voilà qui va faire dresser l'oreille à messieurs nos cochers de fiacre et sans doute calmer un peu les périodiques velléités de grève qu'ils nourrissent dans leur for intérieur.

***

Les tramways funéraires.

Dans la vie active de l'Amérique, les tramways, et en particulier les tramways électriques, tiennent, on le sait, une place prépondérante. C'est ainsi que les Etats-Unis possèdent 16.500 kilomètres de voies ferrées pour les tramways, dont le nombre croît chaque année, alors qu'en France nous n'en comptions, le 1er janvier 1895, pas plus de 96 kilomètres.

Mais les Yankees ne se servent pas seulement de leurs trams pour transporter les vivants; ils viennent de créer, dans certaines villes, des lignes où on mène les morts jusqu'au cimetière en *corbillard électrique*. Les parents suivent le convoi dans une voiture spéciale qui correspond à notre omnibus funéraire et que l'on appelle le *tramway funéraire électrique*.

C'est l'occasion ou jamais de dire avec le poète :

Les morts vont vite!

***

La Société protectrice des animaux ne peut manquer de protester, au nom des chiens de campagne et des roquets de village, contre une invention particulièrement sournoise que lance en ce moment un fabricant de vélocipèdes.

On sait combien le cycliste déteste le chien de village, qui d'ailleurs le lui rend bien. Les mœurs simples de cet animal s'accommodent difficilement des progrès de la civilisation; chaque fois qu'il aperçoit un cycliste, il lui court sus.

Le cycliste avait déjà imaginé, pour se défendre, le coup de pied en arrière, la cravache, le fouet, les bombes à pétard et le revolver à gros sel logé dans la poignée. Tout cela était insuffisant.

L'invention dont il s'agit est une « pompe » à poivre disposée près de l'axe des manivelles. Une pression du doigt sur un bouton placé près du cadre, et l'animal hargneux reçoit un jet de poivre à bout portant.

Le moyen est sans doute ingénieux, mais n'est-il pas un peu énergique et propre à exciter contre les cyclistes, non plus seulement les chiens, mais surtout leurs propriétaires?

Boîte aux Lettres

Une fiancée embarrassée. Ne craignez pas de porter, pour votre voyage de noces, un élégant costume tailleur. Ce genre de costume est très commode. Seulement je vous recommande de ne pas oublier de doubler tous vos costumes, vos manches, vos jupes, avec la *Fibre chamois*, ce tissu si pratique qui se fait en 5 couleurs et en 3 épaisseurs. Le n° 10 pour les manches, le 30 pour les costumes et le 20 pour les jupes; en arrivant, vous secouez légèrement vos vêtements et vous constatez qu'ils ont tous conservé leur bonne forme. Ce résultat ne peut être obtenu que par l'emploi de la *Fibre chamois*, souple et incassable. En vente partout. Exigez la marque sur le produit et sur la facture, afin de vous éviter bien des déconvenues. Vous ferez même mieux, vous exigerez l'étiquette rouge, la marque de fabrique, sur chaque mètre de *Fibre chamois*, et de cette façon, vous aurez le vrai tissu. — *Une lectrice du journal. D.* Nous avons pris bonne note de votre demande sans pouvoir vous préciser l'époque à laquelle paraîtra le chiffre désiré. Nous tenons à contenter toutes nos lectrices au fur et à mesure que leurs demandes nous arrivent.

La vraie corsetière moderne doit savoir faire aussi bien un corset pour la femme la mieux faite que pour une jeune fille, dont la taille n'est pas encore développée.

Les mères soucieuses de la santé de leur fille s'adresseront de préférence à la maison Léoty, 8, place de la Madeleine.

Le corset tel que le comprend la maison Léoty est facile à porter puisqu'il réunit toutes les qualités nécessaires, soit pour aider au développement de la taille, si facile à altérer, soit pour la soutenir.

Les personnes fortes des hanches, à poitrine opulente, se trouveront aussi bien du corset Léoty que les personnes minces. Pour les unes comme pour les autres, ce corset est indispensable.

Elles donnent à toutes deux une taille fine, une poitrine ferme et souple, des contours flexibles. Le corset Léoty, enfin, donne au buste les proportions géométriques d'un parfait modelé.

SERVICE DES PATRONS

Nos Lectrices *non abonnées* **ont le droit de recevoir GRATUITEMENT un Patron de couture ou de travaux de dames, en détachant et en nous envoyant le Bon de Prime ci-joint.**

Il est indispensable que le Bon de Prime envoyé porte la date et le numéro de la livraison dans laquelle a paru le modèle choisi.

Bon de Prime à détacher
1er Janvier 1896
N° 1

ALBUM DE MONOGRAMMES

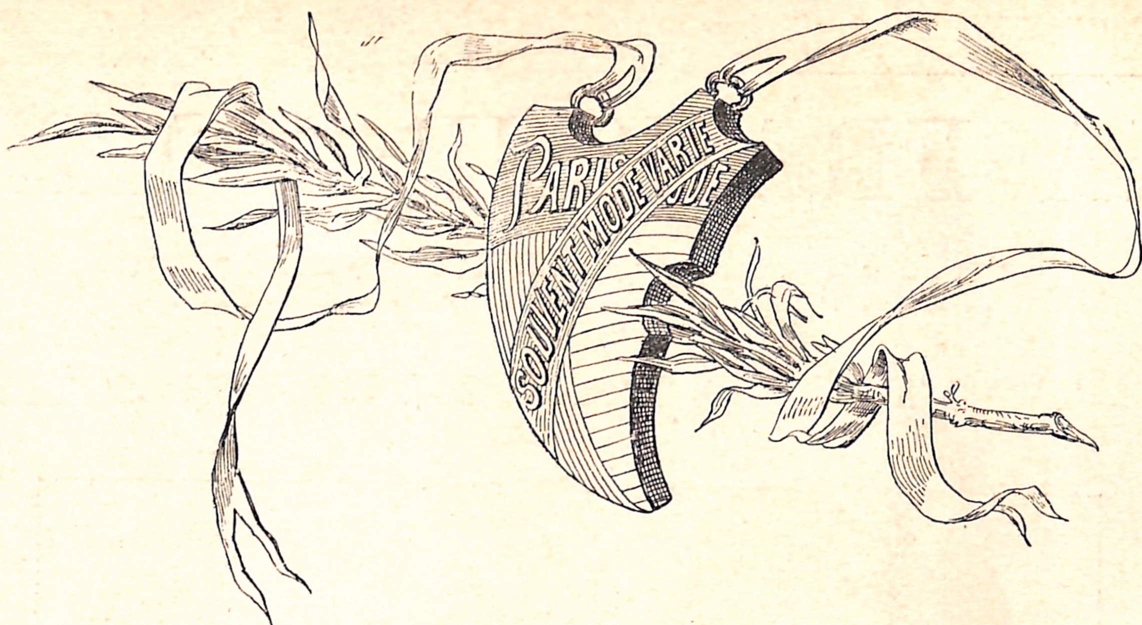
Le prix de ce superbe Album est de 3 francs. Il suffit d'envoyer à l'Administration du *Paris-Mode* la *somme de 3 francs* en un mandat pour recevoir *franco* l'Album de Monogrammes au point de marque ou de croix.

Cet Album est très utile pour les maîtresses de maison, pour la confection des trousseaux, etc.; il peut aussi constituer un cadeau très utile et des plus pratiques.

Imprimerie du journal *PARIS-MODE*. *Le Gérant* DROZ.

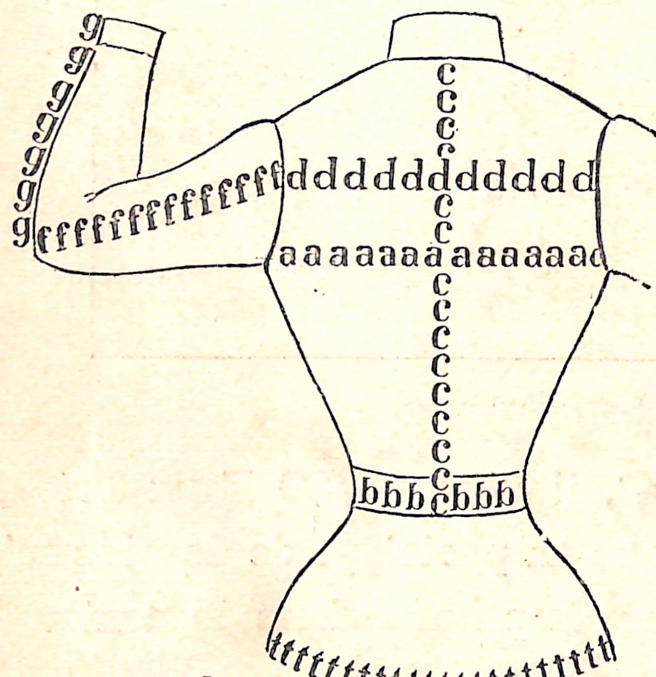
PATRONS GRATUITS

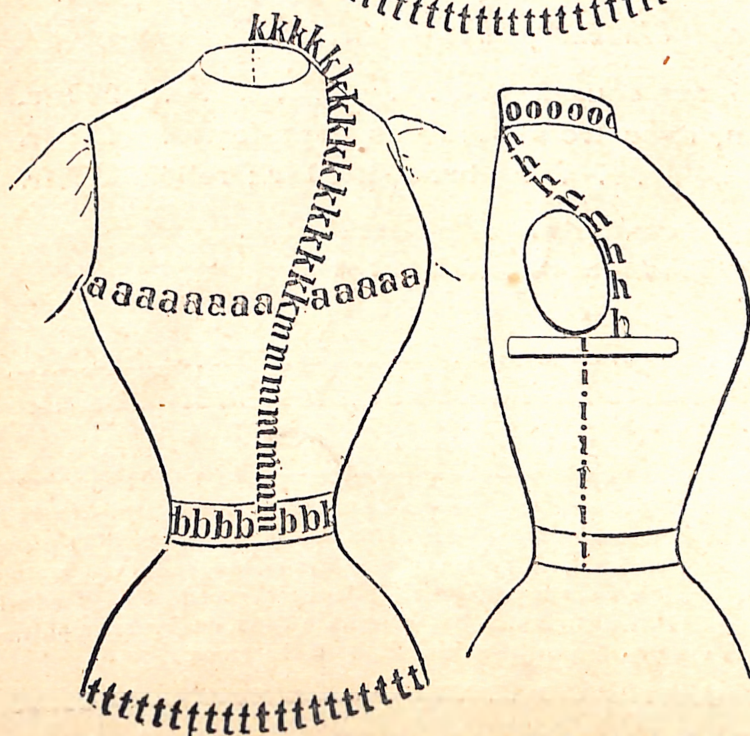
Nous rappelons à nos abonnees que nous leur livrerons *gratuitement* les patrons de toutes les toilettes reproduites dans *Paris-Mode*. Ces patrons seront coupés avec le plus grand soin sur les mesures qu'elles voudront bien nous indiquer. Nous prions nos lectrices de vouloir bien se conformer à une instruction ci-dessous sur la manière de prendre les mesures. Nous livrerons ces patrons, dans l'espace d'une semaine, sans frais dans nos bureaux, à Paris, ou *franco* en province et à l'étranger. Nous invitons nos lectrices à faire appel à nos services aussi souvent qu'elles le jugeront à propos.



Procédé pour prendre mesure selon la méthode PARIS-MODE

Pour recevoir un patron gratuit exact, il faut se conformer aux indications ci-dessous.
(Pour marquer la ceinture, on nouera un ruban autour de la taille et on prendra mesure en allant toujours jusqu'au dessous de ce ruban.)





a) Largeur du haut (On passe le ruban métrique autour du corps, en prenant la mesure juste sous le bras, lâche sur la poitrine.)

b) Grosseur de ceinture (Tout autour de la taille sur le ruban de ceinture.)

c) Longueur du dos (Du bas du cou à la taille sur le ruban de ceinture.)

d) Largeur du dos (D'une emmanchure à l'autre.)

f) Longueur du haut du bras (De l'emmanchure jusqu'à la pointe du coude. *En mesurant il faut tenir le bras horizontalement.*)

g) Longueur du bas du bras (De la pointe du coude au poignet.)

h) Hauteur du dessous du bras (Du bas du cou jusqu'au dessous du bras. *En mesurant on prend une règle qu'on met sous le bras et on compte jusqu'au bord de la règle.*)

i) Hauteur des côtés (Du dessous du bras jusqu'au dessous du ruban de ceinture.)

k) Rondeur de la poitrine
m) Hauteur de la poitrine (On mesure du bas du cou à la plus haute partie de la poitrine [*k*) Rondeur de poitrine], de là jusqu'au milieu de la ceinture (*m*) Hauteur de la poitrine.)

o) Largeur de l'encolure (Tout le tour du cou à la couture du col.)

t) Largeur des hanches (Tout le tour des hanches, à 15 centimètres au dessous du ruban de ceinture.)

A défaut de mesures spécialement indiquées par nos lectrices, les patrons que nous expedions ont la mesure normale ci-dessous.

	centimètres		centimètres
a Largeur du haut	92	*h* Hauteur du dessous du bras	27
b Grosseur de ceinture	56	*i* Hauteur des côtés	19
c Longueur du dos	36	*k* Rondeur de la poitrine	32
d Largeur du dos	30	*m* Hauteur de la poitrine	50
f Longueur du haut du bras	33	*o* Largeur de l'encolure	37
g Longueur du bas du bras	25	*t* Largeur des hanches	104

CORBEIL. — IMPRIMERIE